LE Courrier DE L'UNESCO

janvier-mars 2020

ISSN 2220-2269

UNESCO
Organisation
des Nations Unies
pour l'éducation,
la science et la culture

Ambulante, radioscopie de l'**Amérique latine**

Mark Tully, légende des ondes en **Inde**

Le **Burkina Faso**, un pays accro à la radio

Chine : des contenus à la carte sur Himalaya FM

Découvrez et faites découvrir le **Courrier** de l'UNESCO!

Abonnez-vous à la version numérique

100% GRATUIT

http://fr.unesco.org/courier/subscribe

Publié en 9 langues

Anglais, arabe, chinois, coréen, espagnol, espéranto, français, portugais et russe.

Devenez un partenaire actif en proposant de nouvelles éditions linguistiques du *Courrier de l'UNESCO*.

Découvrez et partagez

Participez à la réussite du *Courrier de l'UNESCO* en encourageant sa diffusion et son utilisation selon la politique de libre accès de l'Organisation.

Abonnez-vous à la version papier

- 1 an (4 numéros) : 27 €
- 2 ans (8 numéros) : 54 €

La publication ne poursuivant aucun but lucratif, ce prix couvre les coûts réels d'impression et d'expédition.

Tarif préférentiel pour les abonnements groupés : 10% de remise à partir de cinq abonnements.

Pour toute demande, merci de contacter :

DL Services, C/O Michot Entrepôts,
Chaussée de Mons 77,
B 1600 Sint Pieters Leeuw, Belgique
Tél.: (+ 32) 477 455 329 E-mail : jean.de.lannoy@dl-servi.com

2020 • n° 1 • Publié depuis 1948

Le Courrier de l'UNESCO est un trimestriel publié par l'Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture. Il promeut les idéaux de l'Organisation, en diffusant des échanges d'idées sur des thèmes de portée internationale en lien avec son mandat.

Le Courrier de l'UNESCO est publié grâce au soutien de la République populaire de Chine.

Directeur a.i. : Matthieu Guével
Rédactrice en chef a.i. : Agnès Bardon
Secrétaire de rédaction : Katerina Markelova
Rédactrice : Chen Xiaorong
Éditions :
Anglais : Shiraz Sidhva
Arabe : Anissa Barrak
Chinois : Sun Min et China Translation & Publishing House
Espagnol : William Navarrete
Français : Christine Herme, correctrice
Russe : Marina Yartseva
Rédaction numérique : Mila Ibrahimova
Iconographie : Danica Bijeljac
Coordination traductions et maquettes : Veronika Fedorchenko
Assistance administrative et éditoriale : Carolina Rollán Ortega

Production et promotion :
Ian Denison, chef de l'unité des publications
Eric Frogé, assistant principal de production
Production numérique :
Denis Pitzalis, architecte Web/développeur
Relations médias :
Laetitia Kaci, attachée de presse
Traduction :
Françoise Arnaud-Demir, Marina Colson et Anastassia Anglade
Maquette : Corinne Hayworth
Illustration de la couverture :
© Lex Drewinski
Impression : UNESCO
Stagiaires :
Zhu Wendi, Li Yihong (Chine)
Lena Whipple (France)
Linda Klaassen (Suède)
Coéditions :
Portugais : Ivan Sousa Rocha
Esperanto : Chen Ji
Coréen : Soon Mi Kim

Renseignements et droits de reproduction :
courier@unesco.org
7, place de Fontenoy, 75352 Paris 07 SP, France

© UNESCO 2020

ISSN 2220-2269 • e-ISSN 2220-2277

Périodique publié en libre accès sous la licence Attribution-ShareAlike 3.0 IGO (CC-BY-SA 3.0 IGO) (*http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/igo/*). Les utilisateurs du contenu de la présente publication acceptent les termes d'utilisation de l'Archive ouverte de libre accès UNESCO (*https://fr.unesco.org/open-access/terms-use-ccbysa-fr*). La présente licence s'applique exclusivement aux textes. L'utilisation d'images devra faire l'objet d'une demande préalable d'autorisation.

Les désignations employées dans cette publication et la présentation des données qui y figurent n'impliquent de la part de l'UNESCO aucune prise de position quant au statut juridique des pays, territoires, villes ou zones, ou de leurs autorités, ni quant au tracé de leurs frontières ou limites. Les idées et les opinions exprimées dans cette publication sont celles des auteurs ; elles ne reflètent pas nécessairement les points de vue de l'UNESCO et n'engagent en aucune façon l'Organisation.

Éditorial

Dossier publié à l'occasion de la Journée mondiale de la radio, célébrée chaque année le 13 février.

Dépassée la radio ? Enterré ce média entré il y a près d'un siècle dans nos foyers ? Loin de là. Certes, le transistor d'antan a vécu. L'écoute linéaire, l'oreille collée au poste, a fait son temps. La radio a entamé sa mue numérique, elle s'écoute désormais autant, voire plus, via le téléphone mobile ou l'ordinateur, et produit des émissions disponibles à la demande – les podcasts – qui ont largement contribué à la réinventer. Il arrive même qu'elle se regarde, lorsque les émissions sont filmées et visibles en ligne. L'auditeur lui aussi a évolué. Hier passif derrière son appareil, il a désormais la possibilité d'intervenir pendant les émissions, voire de contribuer à modeler les programmes en s'exprimant via les réseaux sociaux.

C'est donc un média différent mais bien vivant que l'on célèbre chaque année le 13 février à l'occasion de la Journée mondiale de la radio. Proclamée en 2011, elle rappelle le rôle crucial de ce média qui touche un large public, jusque dans les zones les plus isolées ou confrontées à des situations d'urgence. Depuis sa création, l'UNESCO s'est appuyée sur ce média clé dont elle a fait un levier de son mandat pour favoriser la liberté d'expression et la libre circulation des idées à travers le monde.

L'Organisation a fourni des programmes aux radios du monde entier ou apporté son soutien à des campagnes d'information radiodiffusées, comme celle de 2016 qui informait sur le virus zika en Amérique latine et dans les Caraïbes. Aujourd'hui encore, elle continue d'assurer des formations à l'animation et aux reportages radio, comme elle l'a fait à partir de 2014 à destination de jeunes réfugiés syriens au Liban.
Elle soutient également la création de radios communautaires ou de stations émettant au lendemain de catastrophes naturelles.

Cette année, la Journée mondiale de la radio a pour thème la diversité. Question brûlante tant il est vrai que la représentation à l'antenne des femmes, mais également des minorités ou des personnes souffrant de handicap, est peu satisfaisante. Il est loin le temps où les femmes reporters devaient céder leur place à l'antenne pour qu'une voix masculine, jugée plus crédible, lise leur bulletin. Mais le défi est réel. L'absence de statistiques dans de nombreux pays ne permet pas de dessiner une carte mondiale de la diversité à la radio, mais les données existantes sont éloquentes. En France en 2018, la présence des femmes à l'antenne était de 37 %, la part des invitées politiques de 23 % et celle des expertes de 37 % (CSA, 2019). Au Royaume-Uni, si la radio emploie 51 % de femmes, celles-ci ne sont que 36 % à occuper un poste à responsabilité (Ofcom 2019). Autre exemple : aux États-Unis, les rédactions radio ne comptaient en 2017 que 11 % de personnes issues des minorités (RTDNA et Hofstra University, 2018).

Il est important que la radio reflète plus justement les publics auxquels elle s'adresse, car la diversité à la radio est la clé d'une information juste et indépendante. Elle est aussi le moyen de faire entendre la variété des cultures et des opinions qui forgent l'esprit critique.

Malgré les évolutions qu'elle a connues au cours des dernières années, elle reste cette voix irremplaçable qui peuple nos solitudes et semble s'adresser à nous seuls alors qu'elle parle à une multitude. Dans un monde envahi par les écrans, « la radio tire paradoxalement avantage de ce qu'elle n'a pas : l'image », notait déjà *Le Courrier de l'UNESCO* dans l'éditorial du numéro qu'il consacrait à la radio en février 1997. Ce message n'a rien perdu de son actualité. « Ce qui fait la principale qualité de l'image télévisuelle – d'apparaître comme une copie de la réalité – fait son principal défaut : de nous envoûter au point d'inhiber notre propre imaginaire et notre capacité de recul. C'est pourquoi nous aurons toujours besoin d'un son sans image. Pour avoir le droit de dégager par nous-mêmes, chaque matin, le sens qu'il faut donner aux nouvelles du monde. »

Agnès Bardon

© Océane Juvin

Sommaire

GRAND ANGLE 6-27

7 **Le podcast, la radio réinventée**
Siobhan McHugh

10 **Ambulante, radioscopie de l'Amérique latine**
Entretien avec Carolina Guerrero réalisé par Lucía Iglesias Kuntz

12 **En Chine, des contenus à la carte sur Himalaya FM**
Shi Zhan

14 **Des auditeurs devenus acteurs de leur radio**
Tiziano Bonini

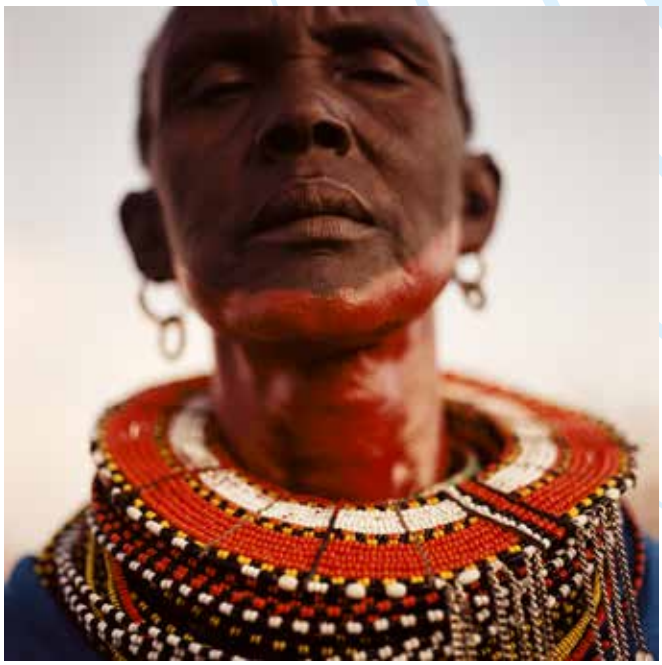
16 **La radio de nuit, fenêtre sur l'intime**
Marine Beccarelli

18 **Une voix qu'on ne voit pas**
Emma Rodero

20 **Femmes et radio : sur la même longueur d'ondes**
Kristin Skoog

23 **Mark Tully, légende des ondes en Inde**
Sébastien Farcis

26 **Le Burkina Faso, un pays accro à la radio**
Yaya Boudani



28-37 ZOOM

Des femmes puissantes
Photos : Nadia Ferroukhi
Texte : Katerina Markelova

38-41

IDÉES

Origine(s) de la violence
Marylène Patou-Mathis

42-45

NOS INVITÉS

Samal Yeslyamova et Sergueï Dvortsevoï, le réel sur grand écran
Propos recueillis par Katerina Markelova

46-53

ACTUALITÉS

47 **La Société des Nations, le rêve universel à l'épreuve des faits**
Jens Boel

50 **Helen Pankhurst, le féminisme dans les veines**
Helen Pankhurst

La **radio**, fidèle au poste

Le podcast, la radio réinventée

© Océane Juvin

En développant de nouvelles formes de récits sonores, le podcast a fait plus que donner un second souffle à la radio. En quelques années seulement, il l'a redéfinie tout en lui permettant de tisser des liens plus étroits avec les auditeurs.

Siobhan McHugh

Plus que n'importe quel moyen de communication, la radio permet de créer un climat d'intimité avec l'auditeur. Dès les années 1930, le président des États-Unis, Franklin D. Roosevelt, l'avait déjà compris, lui qui lança sur les ondes ses « causeries au coin du feu ». Mais depuis quelques années, l'essor du podcast a permis de renouveler la relation existant entre l'animateur et l'auditeur.

D'une part parce que les auditeurs écoutent les podcasts en privé, généralement avec un casque ou des écouteurs, ce qui permet de leur parler « au creux de l'oreille ». D'autre part parce que c'est un média *choisi* par ses utilisateurs. À la radio, l'animateur doit lutter contre la tentation de l'auditeur de passer à autre chose. Au contraire, le réalisateur de podcast est assuré que l'auditeur *veut* l'écouter. Cela lui permet de se détendre et d'être sincère, et à son public de mieux s'identifier à lui. Certains auditeurs comparent la découverte d'un nouveau podcast à une nouvelle amitié, ce qui, au vu des quelque 700 000 podcasts disponibles sur iTunes, la plus grande plate-forme du secteur, représente un nombre d'amis impressionnant.

La naissance du podcast remonte à 2004 : il s'agissait alors simplement d'une innovation technologique permettant aux stations de radio de diffuser des émissions en différé. Elles pouvaient publier les podcasts en ligne et les auditeurs les téléchargeaient à leur convenance. Contraction d'« iPod » (le lecteur portable créé par la société américaine Apple qui permettait aux utilisateurs de télécharger des fichiers audio) et de *broadcast* (« diffuser » en anglais), le terme « podcast », inventé par le journaliste du *Guardian* Ben Hammersley, reflétait ces caractéristiques.

Une façon inédite d'utiliser le pouvoir de la voix

Deux changements, l'un technologique, l'autre culturel, vont être déterminants dans l'essor du podcast. En 2012, Apple intègre une application de podcasts natifs à son smartphone, qui permet d'accéder aux programmes plébiscités par les auditeurs. En 2014, une équipe de radio américaine indépendante lance *Serial*, un programme en ligne de journalisme d'investigation. Il suffit d'un simple clic désormais pour écouter un podcast, qui plus est sur un dispositif mobile.

Quant à *Serial*, il offre alors à ses auditeurs le récit fascinant d'une contre-enquête sur le meurtre d'Hae Min Lee, une lycéenne tuée en 1999 à Baltimore (États-Unis). Condamné pour meurtre en 2000, Adnan Syed, l'ex-petit ami de la victime, purge une peine d'emprisonnement à vie.

Mais pour Sarah Koenig, la réalisatrice du podcast, qui s'est longuement entretenue avec lui au téléphone, des doutes subsistaient sur sa culpabilité. Au fil des douze épisodes, on l'écoutait passer les preuves au peigne fin.

Sarah Koenig, qui a reçu de nombreuses distinctions, venait de trouver une nouvelle manière d'exploiter le pouvoir de la voix. Le style de *Serial* ne ressemblait en rien à tout ce qu'on avait entendu à la radio jusqu'alors. Sarah Koenig s'adressait aux auditeurs comme à des compagnons dans sa quête de la vérité, ce qui suscita des débats animés sur les réseaux sociaux. Par ailleurs, les épisodes suivaient un fil narratif naturel, libéré des grilles horaires, leur durée variant en fonction des besoins. *Serial* connut un succès immédiat, totalisant cinq millions de téléchargements le premier mois.

D'innombrables podcasts sur des dossiers criminels suivirent : les meilleurs, comme *In The Dark*, offraient des récits passionnants et mettaient parfois au jour des erreurs judiciaires.

Depuis, le genre s'est développé, adoptant de nombreux formats. Le podcast de conversation, dans lequel les hôtes improvisent sur un sujet, a connu un essor rapide. Peu coûteux, il nécessite seulement une bonne entente entre les intervenants et un thème attractif pour les auditeurs. Certains s'adressent plutôt aux femmes, comme *Call Your Girlfriend*, un programme « à destination des meilleures amies aux quatre coins de la planète », qui dévoile comment celles-ci voient le monde. D'autres, comme *The Podfathers*, un podcast plein d'humour sur la paternité, sont destinés aux hommes.

Autre format répandu : celui des journalistes qui décortiquent les actualités de la semaine sur un ton délibérément informel. Les auditeurs se sentent alors « acteurs » du podcast. On peut citer par exemple *Slate Political Gabfest* aux États-Unis. En France, *Le Nouvel Esprit public* adopte une approche similaire, mais ses intervenants sont des intellectuels modérés par Philippe Meyer, un journaliste chevronné qui lança ce podcast suite à la suppression de son émission de radio.

Pop culture, frivolité et actualités

Les sujets abordés peuvent aussi être frivoles. On observe une multiplication des programmes sur la pop culture, comme *Eyes on Gilead*, un podcast australien consacré à la série télévisée à succès *A Handmaid's Tale*. Les interviews s'adaptent aussi très bien au podcasting, comme en témoigne *The Joe Rogan Show*, un programme jouissant d'une immense popularité dans les pays anglophones, où l'humoriste américain s'entretient avec des célébrités.

La presse a vite réalisé le profit qu'elle pouvait tirer du podcasting pour toucher un plus grand public. En 2017, le *New York Times (NYT)* lançait *The Daily*, une émission qui « raconte l'actualité comme il se doit ». Présenté par Michael Barbaro, un reporter du *NYT*, sa formule était simple : choisir une ou deux actualités importantes de la journée et mettre à profit l'expertise des 1 300 journalistes du quotidien pour y apporter un point de vue éclairé, sur un ton informel et personnel, et surtout accompagné d'une production audio créative.

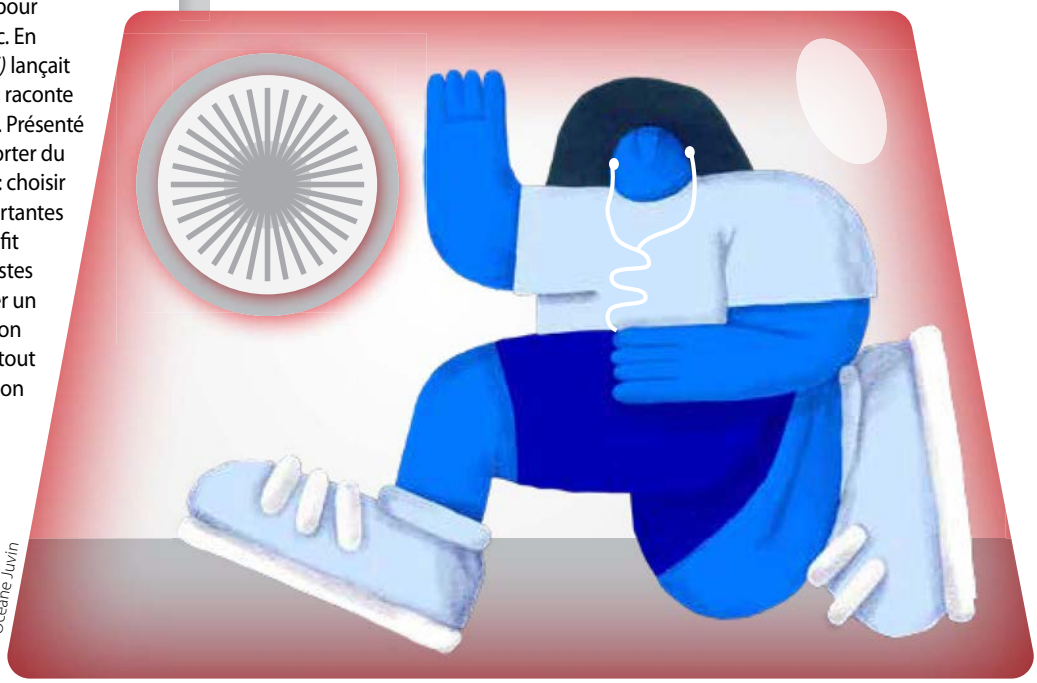
> « À la radio, l'animateur doit lutter contre la tentation de l'auditeur de passer à autre chose. Au contraire, le réalisateur de podcast est assuré que l'auditeur *veut* l'écouter »

Les résultats furent immédiats : les jeunes s'abonnèrent en masse (gratuitement), et, en l'espace de deux ans, *The Daily* comptait deux millions de téléchargements par podcast. En septembre 2019, le programme franchit un nouveau cap stupéfiant, celui du milliard de téléchargements.

Si les États-Unis et le monde anglophone ont jusqu'ici dominé le marché du podcasting, cela semble sur le point de changer. En mars 2019, Voxnest, entreprise spécialisée dans les technologies audio, indiquait que la plus forte progression du nombre d'auditeurs de podcasts avait été enregistrée en Amérique latine, en particulier au Chili, en Argentine, au Pérou et au Mexique. Cette tendance se reflète dans le succès de Radio Ambulante, le plus important podcast de journalisme narratif hispanophone au monde (voir article page 10).

Parallèlement, le podcasting se développe rapidement en Inde, via de grands réseaux de podcasting comme IVM Podcasts. Les Indiens expatriés contribuent eux aussi à ce phénomène, avec des podcasts de conversation comme *India Explained*. Le Moyen-Orient compte quelque 400 podcasts, parmi lesquels l'audacieux *Eib* (« honte » en arabe), un podcast d'Amman (Jordanie) qui se penche sur les tabous sociaux, culturels et religieux.

La Chine a tendance à adopter un modèle d'écoute audio différent, qui consiste à payer une somme modeste pour écouter des programmes éducatifs ou à suivre des plates-formes audio interactives comme Himalaya, où 600 millions d'utilisateurs chantent, parlent de la famille et écoutent des livres audio (voir article page 12). *Gushi FM*, une imitation de *This American Life* lancée récemment, donne la parole à des personnes qui racontent par le menu des histoires personnelles.



© Océane Juvin

De fait, le podcast peut être un formidable outil d'inclusion. Pour créer un podcast intéressant, il faut connaître les aspects pratiques de la production audio et comprendre le mode de fonctionnement des médias audio. Une fois ces connaissances acquises, n'importe qui ou presque peut en créer un, ce qui permet aux groupes marginalisés de se faire entendre : membres de minorités politiques ou religieuses, communauté LGBTQI, handicapés, personnes âgées, etc.

Des groupes communautaires, des ONG, des activistes et des institutions en tous genres développent désormais des programmes : le podcast du Cancer Council Australia offre des informations et un soutien, les universités présentent leurs recherches dans des podcasts et, dans le cadre d'une initiative décrite comme « innovante et révolutionnaire », la Cour suprême du Victoria (Australie) a créé *Gertie's Law*, un podcast populaire visant à rendre la justice plus transparente, dans lequel des juges parlent de leur travail[1].

Dans un monde en proie à la désinformation et à la méfiance à l'égard des médias, l'authenticité du podcasting offre des opportunités uniques, de l'investigation de fond à la quête de justice sociale, en passant par le renforcement de la transparence, de la confiance et de l'inclusion sociale.

Professeure de journalisme à l'Université de Wollongong (Australie), **Siobhan McHugh** a coproduit des podcasts narratifs. Certains ont été primés, notamment *Phoebe's Fall*, *Wrong Skin* et *The Last Voyage of the Pong Su*.

1. Siobhan McHugh a travaillé comme productrice-conseil sur *Gertie's Law*.

JOURNÉE MONDIALE DE LA RADIO

Une Journée mondiale pour quoi faire ?

La radio des Nations Unies a été créée le 13 février 1946. Cette date a donc tout naturellement été choisie pour célébrer ce média de masse. La Journée mondiale de la radio a été proclamée lors de la Conférence générale de l'UNESCO en 2011, sur une proposition initiale de l'Espagne. Elle a été approuvée l'année suivante à l'unanimité par l'Assemblée générale des Nations Unies qui en a fait une Journée des Nations Unies.

Pourquoi créer une telle Journée ? Parce que la radio est un média bon marché et populaire qui permet d'atteindre les zones les plus reculées et les populations les plus marginalisées. C'est elle encore qui continue d'émettre lorsque les autres médias sont hors jeu : dans les communications d'urgence ou après une catastrophe naturelle. Enfin, c'est un média qui a su pleinement prendre le virage technologique comme le haut-débit ou la radiodiffusion numérique (DAB) et s'adapter aux appareils mobiles.

L'objectif de la Journée est de sensibiliser davantage le public à l'importance de la radio et d'encourager les décideurs à fournir un accès à l'information par ce biais, mais aussi d'améliorer la coopération internationale entre les diffuseurs.

Et ça marche… Il s'agit d'une des Journées des Nations Unies les plus populaires. Chaque année, des centaines de radios du monde entier s'associent à l'événement. Le site officiel de la Journée reçoit en moyenne plus de 100 000 visites par an. Après l'égalité des sexes (2014), la jeunesse (2015) ou encore le sport (2018), le thème choisi pour l'édition 2020 de la Journée mondiale de la radio est la diversité.

Ambulante, radioscopie de l'Amérique latine

Logo de Radio Ambulante. Les podcasts sont diffusés par la radio publique des États-Unis (National Public Radio).

Un gourou colombien accusé d'avoir abusé de dizaines de femmes, une écrivaine cubaine évoquant son enfance à La Havane ou un astronome amateur qui a réussi à prendre en photo la naissance d'une supernova depuis le toit de sa maison à Rosario, en Argentine : les histoires racontées par Radio Ambulante, un service de podcasts en espagnol, sont variées. Carolina Guerrero, une de ses fondatrices, explique la vocation de cette station d'un genre nouveau.

Entretien avec Carolina Guerrero réalisé par Lucía Iglesias Kuntz (UNESCO)

Comment vous est venue l'idée de Radio Ambulante ?

Il y a huit ans, Daniel Alarcón et moi vivions à San Francisco. Il est écrivain et moi journaliste, il est péruvien et moi colombienne. L'histoire de notre émigration était différente, mais nous partagions le même attachement pour l'Amérique latine, pour notre culture d'origine, pour la culture de nos parents et pour la langue espagnole. Nous discutions très souvent d'un type de programme au long cours, raconté par les protagonistes eux-mêmes, qui domine la radio publique ici aux États-Unis. Nous étions en admiration devant ce genre et nous déplorions qu'il n'existe rien de semblable dans notre langue. Les contenus en espagnol qui nous étaient proposés aux États-Unis n'étant pas de très bonne qualité, nous finissions par nous tourner vers des médias et des contenus en anglais. Mais comme l'Amérique latine est un continent riche en histoires et en narrateurs, nous avons pensé qu'il devrait exister quelque chose de ce genre… Et nous avons décidé de le créer nous-mêmes.

Vous avez alors pensé à un public de Latinos, c'est-à-dire d'immigrants hispanophones résidant aux États-Unis ?

Quand j'ai émigré aux États-Unis il y a plus de vingt ans, j'ai pour ainsi dire cessé d'être colombienne pour devenir latino-américaine. Je n'avais plus autant d'amis colombiens, j'avais des amis de partout : du Chili, d'Argentine, du Venezuela, de Porto Rico… et aussi des Latinos nés ici. Un nouvel horizon s'est ouvert à moi, car cette explosion de cultures qui existe aux États-Unis m'a permis de me rendre compte que je ne connaissais pas aussi bien l'Amérique latine que je le pensais. L'idée était de créer des contenus qui ne soient pas seulement destinés aux immigrants.

Dès le début, nous avons voulu que nos histoires soient universelles et que tout le monde puisse s'identifier à elles d'une façon ou d'une autre. Des histoires qui ne soient ni trop médiatiques ni trop locales… et suffisamment divertissantes pour qu'un auditeur du Bronx, à New York, puisse s'intéresser à une histoire du Chili ou qu'une personne en Colombie suive une histoire du Guatemala.

Pourquoi un podcast et pas une radio sur les ondes ?

Quand nous nous sommes lancés, nous étions des auditeurs de la radio, mais nous n'avions aucune idée du mode de fonctionnement de cette industrie. Nous avons commencé à chercher des fonds pour notre projet ici aux États-Unis et nous nous sommes rendu compte qu'il n'y avait pas d'espace pour une radio sur les ondes et que personne n'allait nous donner la possibilité de la créer. Nous avons tout de suite vu que l'avenir était numérique et que, si Radio Ambulante pouvait trouver son public, ce serait en tant que média numérique.

Quelle relation entretenez-vous avec vos auditeurs ?

De nos jours, il est impossible d'ignorer le public. Ce que nous offre le monde numérique, c'est une interaction constante qu'il n'est peut-être pas aussi facile de trouver sur les ondes. De fait, pour nous, plus qu'un public, c'est une communauté d'auditeurs qui nous écoutent, parlent de nous à leurs amis et nous font des commentaires positifs ou négatifs. Les auditeurs sentent qu'ils ont un pouvoir, ils sont même assez exigeants, ils nous demandent des choses, nous signalent parfois des erreurs… nous avons une relation très directe avec eux.

« Let's do that radio thing », série de dessins de l'artiste argentine María Luque créée pour illustrer le podcast sur la création de Radio Ambulante diffusé à l'occasion du 7e anniversaire de la radio.

© Andrés Asturia

À l'image des clubs de lecture, les clubs d'écoute de Radio Ambulante (Clubes de Escucha) réunissent des auditeurs autour d'un épisode podcast.

Depuis environ trois ans, nous nous efforçons de resserrer les liens avec le public. Nous avons ainsi ouvert d'autres canaux de communication comme un groupe WhatsApp destiné aux auditeurs les plus enthousiastes et nous avons commencé à renforcer la communication directe avec les auditeurs. Nous avons aussi récemment lancé des « clubs d'écoute », où des personnes se réunissent pour écouter une de nos histoires puis la commenter, dans l'esprit des clubs de lecture.

Quel est votre modèle économique ? Comment vous financez-vous ?

Radio Ambulante est un projet coûteux. Nous sommes aujourd'hui une vingtaine de personnes qui ne produisent ni des actualités ni un certain nombre d'articles par jour. Nous lançons trente épisodes par an, ce qui est peu, mais ce sont des projets de longue haleine qui nécessitent un grand travail éditorial et beaucoup de rigueur. Nous recevons le soutien de quelques fondations et, il y a trois ans, nous avons signé un contrat de distribution exclusive avec la National Public Radio (NPR), la radio publique des États-Unis, qui distribue notre contenu sous forme de podcasts et nous paie pour en avoir l'exclusivité. Nous organisons également tous les ans des événements en direct (des présentations dans des théâtres) et nous proposons un programme d'adhésion aux personnes qui souhaitent nous soutenir de manière régulière.

Nous avons récemment entrepris de proposer des produits dérivés de nos contenus existants pour leur apporter de la valeur ajoutée, qui ne soient pas chers à produire, mais qui nous permettent de monétiser notre catalogue. À cet effet, nous étudions actuellement deux sources de revenus supplémentaires qui se fondent sur les 150 histoires de notre catalogue. Nous venons de lancer la première, qui s'appelle Lupa. Il s'agit d'une application permettant aux personnes ayant un niveau intermédiaire ou avancé d'espagnol de perfectionner leur connaissance de la langue grâce à nos programmes, sachant qu'un segment important de notre public se compose d'étudiants d'espagnol correspondant à ce profil, surtout aux États-Unis et au Canada. Nous abordons ce projet avec beaucoup d'enthousiasme.

> “Nous avons tout de suite vu que l'avenir était numérique et que, si Radio Ambulante pouvait trouver son public, ce serait en tant que média numérique”

Notre deuxième idée s'inscrit à bien plus long terme, sous la forme d'adaptations au cinéma ou en séries… Nous pensons qu'une des histoires de notre catalogue pourrait peut-être se transformer un jour en un récit de fiction qui nous rapporterait des royalties.

Comment choisissez-vous vos histoires ?

Nous recherchons des histoires avec des personnages plutôt que des thèmes. Il est essentiel qu'elles aient un arc narratif composé d'un début et d'une fin. Comme nous sommes présents en divers endroits du globe, notamment dans des villes des États-Unis et des pays d'Amérique latine (New York, Costa Rica, Guatemala, Mexique, Colombie, Londres, Porto Rico…), nous recevons des histoires toute l'année.

Nous savons par exemple que les histoires de narcos sont très vendeuses, mais d'autres se chargent déjà de les raconter et nous n'avons pas envie de donner un visage humain aux méchants. Nous pensons qu'il existe d'autres histoires qui méritent d'être rendues publiques. Les auditeurs aiment les récits racontés avec soin, composés de nombreuses scènes et de plusieurs voix, qui les font rêver, leur rappellent leur enfance, qui mettent en avant l'ambition ou l'effort. Certains des éléments de nos histoires apparaissent tous les jours dans les médias, mais ici, nous les racontons sans précipitation, sans nous priver d'entrer dans les détails, ce que le public apprécie. Le délai de production moyen de chaque histoire est de six mois.

Une dernière question qui aurait pu être la première : pourquoi vous appelez-vous Radio Ambulante ?

Ce nom nous a vraiment donné du fil à retordre, on a eu beaucoup de mal à le trouver ! Il fait référence aux vendeurs ambulants, qu'on appelle simplement *ambulantes* dans nos villes d'Amérique latine et qui sont partout ; ce sont des personnes très courageuses, résilientes, qui parcourent à pied la ville et tous les recoins de l'espace public… Il nous a semblé que cette image nous reflétait particulièrement bien. Quant à l'idée de notre logo, qui représente une personne transportant une radio, nous l'avons tout simplement adorée.

© María Luque

En Chine, des contenus à la carte sur Himalaya FM

Ancien animateur radio de la province de Jilin (Chine), Shi Zhan s'est reconverti dans les médias audio en ligne. Il pratique aujourd'hui une nouvelle forme de récit sonore. Depuis 2014, il raconte de manière créative et vivante l'histoire des anciennes dynasties chinoises sur une chaîne nationale basée à Shanghai, Himalaya FM, le réseau audio le plus populaire de Chine.

Shi Zhan, animateur chinois d'émissions-débats

C'est par hasard que je me suis inscrit à une formation que la plate-forme audio en ligne Himalaya proposait notamment aux professionnels des médias. Je m'y suis familiarisé avec les techniques de pointe en matière de nouveaux médias. Mes efforts pour mettre au goût du jour la présentation des informations, en respectant les faits tout en les adaptant aux goûts du public, ont fait de moi l'un des animateurs les plus populaires de cette plate-forme.

Grâce à un traitement humoristique de l'histoire chinoise, je compte aujourd'hui plus de 800 000 abonnés – dix fois plus que sur la radio traditionnelle. Les contenus audio ont gagné en popularité en Chine ces dernières années. Contrairement à la plupart des pays occidentaux, où le financement des plates-formes radiophoniques est assuré par la publicité, les réseaux chinois ont convaincu un nombre croissant d'auditeurs, notamment chez les jeunes, de financer eux-mêmes le contenu audio et les connaissances ainsi transmises.

Cette monétisation des programmes – les auditeurs acceptent de verser quelques yuans pour écouter leurs émissions préférées – permet aux animateurs d'augmenter leurs revenus en fonction de leur popularité. J'ai ainsi pu dégager 150 000 dollars pour créer mon propre studio grâce à mes revenus sur Himalaya.

Pionnier du streaming direct, des livres audio et des podcasts, Himalaya FM, qui a des bureaux en Chine, au Japon et aux États-Unis, compte plus de 600 millions d'utilisateurs. Son expertise unique a permis aux producteurs amateurs et professionnels de créer des contenus pour un public en plein essor.

« Partager la sagesse humaine grâce à l'audio »

L'audio permet aux avocats, aux médecins et autres experts de partager leurs connaissances avec le grand public. Leurs efforts sont soutenus par Himalaya, qui s'est donné pour mission de « partager la sagesse humaine grâce à l'audio ». La plate-forme en ligne représente un vaste marché pour les contenus payants soumis à droits d'auteur et un important canal de diffusion. Chacun peut tirer avantage de ce modèle économique : Deshu, l'animateur de Shenyang qui a eu l'idée d'encourager des personnes handicapées à enregistrer des livres audio et à se garantir ainsi de bons revenus, en est un exemple.

Dans un marché chinois où l'audio en ligne est en pleine croissance et fortement concurrentiel, les nouvelles pratiques radiophoniques du géant asiatique de l'audio ont permis aux producteurs radio traditionnels d'opérer une conversion réussie. Ma formation et mes années d'expérience sur Himalaya m'ont appris à créer des contenus originaux tout en appliquant trois principes de base des nouveaux médias, qui ont transformé ma façon de penser et changé la donne en ce qui me concerne.

Le premier consiste à moins s'intéresser au nombre de clics des auditeurs qu'à leur taux de complétion, c'est-à-dire à la probabilité qu'ils écoutent l'émission jusqu'au bout : en octobre 2019, l'écoute des utilisateurs d'Himalaya était de 170 minutes en moyenne. Mais les études indiquaient que la moitié avaient décroché après quelques minutes seulement.

© Zu Hongjiao

Shi Zhan, animateur d'une émission sur l'histoire de la Chine diffusée sur Himalaya FM.

J'ai donc passé six mois à étudier le comportement des utilisateurs d'Internet, en m'efforçant de développer « un esprit neuf pour couvrir les événements récents et traquer les scoops ». Dans ce métier, il est essentiel de bien préparer ses émissions et de se tenir au courant de tout. Avant chaque enregistrement, je consacre deux heures à éplucher les informations et l'actualité et huit heures à rédiger mon scénario, avant de le distiller en une émission qui ne dure au final que huit minutes. Grâce à ce long travail de préparation, j'ai doublé mon audience et augmenté rapidement mes taux de complétion.

La deuxième recette, tout aussi cruciale, appliquée par les nouveaux médias consiste à améliorer l'expérience de l'utilisateur. Là, j'ai élaboré ma propre méthode, c'est-à-dire que je me suis éloigné des fonds sonores trop puissants de la radio traditionnelle et j'utilise la musique afin de créer un climat qui incite le public à s'immerger davantage dans le contenu.

« Sélection » et « création » sont les maîtres mots de la troisième technique des nouveaux médias. En tant qu'animateur de la plate-forme, je me permets de choisir des matériaux que le public ne trouvera nulle part ailleurs. Puis, je les interprète à ma façon, ce qui éveille l'intérêt de mes auditeurs tout en les informant.

Parmi mes projets actuels pour Himalaya figure un audioguide sur les guerriers en terre cuite du Mausolée du premier empereur Qin. Il suffit aux touristes de scanner le code QR pour accéder à mon récit.

Radio UNESCO, donner à entendre le monde

« Je suis en paix avec ce que j'ai voulu faire. » La voix est rocailleuse, en partie étouffée par le brouhaha environnant. C'est celle d'un homme âgé, qui parle un français teinté d'accent espagnol : la voix de Pablo Picasso. Interviewé depuis Vallauris, dans le sud de la France, le peintre espagnol s'exprime à propos de la fresque monumentale, *La Chute d'Icare*, qu'il vient d'achever et qui ornera bientôt le siège parisien de l'Organisation.

L'enregistrement date de 1958. Il a été réalisé par la radio de l'UNESCO. Ce service unique en son genre existe pratiquement depuis la création de l'Organisation. Dès 1947, un studio d'enregistrement est en effet aménagé au siège, alors installé dans les locaux de l'hôtel Majestic à Paris.

Dans le contexte de l'après-guerre, la radio apparaît alors comme un média de masse, capable de dépasser les frontières entre les pays mais aussi de lever certains obstacles qui se dressent entre les individus, qu'ils soient sociaux, économiques ou culturels. Son rôle est aussi de faire mieux comprendre les objectifs poursuivis par l'Organisation et d'aider les pays à développer leurs propres infrastructures.

Dépendant à l'origine du Département des projets de la section de l'information de masse, la radio de l'UNESCO n'émet pas ses propres programmes, elle enregistre des émissions – tables rondes, interviews, documentaires, reportages ou programmes musicaux – destinées à être diffusées par les radios du monde entier.

« Les maîtres se rencontrent » est l'une de ces émissions. Des personnalités issues de divers pays y présentent l'œuvre d'écrivains, d'artistes ou de savants d'un autre pays. La série « Espoirs pour demain » explore quant à elle les possibilités qu'offrent la science, la technique ou certains programmes culturels ou éducatifs pour apporter des solutions à l'humanité, qu'il s'agisse de l'exploitation de nouvelles sources d'énergie, du traitement des maladies mentales ou encore de la conception d'aliments synthétiques.

Ces programmes sont produits en un nombre de langues qui variera au fil des ans. De janvier à août 1949, 315 enregistrements en 16 langues sont diffusés dans 52 pays. « La voix de l'UNESCO est entendue par les auditeurs des cinq continents », se félicite *Le Courrier de l'UNESCO* dans son édition de septembre 1949.

À la veille de sa disparition, en 1997, la radio de l'UNESCO produit encore une vingtaine de programmes en anglais, français, espagnol et russe. Les milliers de documents sonores réalisés au fil des ans sont en cours de numérisation, donnant ainsi une deuxième vie à ces enregistrements. Quelque 1 639 documents audio sont désormais disponibles en ligne sur le site Numériser notre histoire commune de l'UNESCO.

Des auditeurs devenus acteurs de leur radio

Grâce aux réseaux sociaux, nous avons désormais la possibilité de commenter, voire d'influencer les programmes radiophoniques. Mais cette participation citoyenne a un revers : elle permet aux grandes entreprises technologiques de collecter des données lucratives sur nos comportements.

Tiziano Bonini

« Le grand échec de la radio a été de pérenniser la séparation primordiale entre les producteurs et leurs auditeurs, en contradiction avec ses bases techniques […]. Il faut que les auditeurs deviennent les témoins des interviews et des entretiens et puissent faire entendre leur voix », écrivait Walter Benjamin. Près de 70 ans plus tard, la radio que le philosophe et critique d'art allemand appelait de ses vœux, à savoir un outil réduisant la distance entre l'animateur et l'auditeur, est en train d'advenir grâce aux réseaux sociaux.

Aujourd'hui, l'audience d'une station de radio doit en effet être comprise comme la somme de ses auditeurs et de ceux qui la suivent sur les réseaux sociaux. Ces derniers sont connectés entre eux et à l'animateur au sein d'un réseau : le croisement de la radio et des réseaux sociaux remodèle non seulement la relation verticale entre l'animateur et les auditeurs, mais aussi la relation horizontale des auditeurs entre eux.

De fait, alors que l'audience de la radio FM ou numérique, mesurée par les moyens traditionnels, constitue le capital économique d'une station, ses auditeurs sur les réseaux sociaux en sont aujourd'hui le véritable capital social, son capital « physique ». Certes, les réseaux de fans ne créent pas de valeur économique tangible comme le fait déjà l'audience radiophonique, mais ils génèrent un capital de notoriété important. La crise de la publicité traditionnelle devrait entraîner une augmentation et un perfectionnement des outils de capitalisation de cette audience connectée.

Citoyens reporters

Si les réseaux sociaux ont contribué à élargir l'audience de la radio, ils ont aussi permis de donner la parole aux auditeurs, y compris en dehors des horaires de diffusion des programmes. Lors des grands événements, ils peuvent en effet se muer en citoyens reporters en réalisant avec leurs smartphones des enregistrements audio et vidéo et les envoyer aux stations de radio, en les partageant sur Twitter ou YouTube.

De fait, les auditeurs deviennent des acteurs à part entière de leur radio. Ainsi en Italie, la station de service public Radio 3 de la Rai s'est constitué un large cercle de followers sur Twitter, qui commentent ses émissions activement et avec passion. Chaque matin, pendant la classique revue de presse de cette antenne, il se trouve un auditeur pour, bénévolement, diffuser en direct sur Twitter toutes les nouvelles entendues à la radio, assurant un accès hors écoute à l'essentiel des informations du jour. Autre exemple : en France, Émilie Mazoyer, alors animatrice sur la station de radio publique Le Mouv', avait établi en 2011 avec ses auditeurs et abonnés sur Twitter la playlist de son émission, la « TweetListe ».

Désormais, les auditeurs peuvent également envoyer aux stations des messages audio enregistrés que les animateurs filtrent, sélectionnent, traitent et éditent avant de les amalgamer à leurs programmes. Une émission du service public italien va même jusqu'à recueillir grâce aux réseaux sociaux les récits de vie de ses auditeurs pour en tirer des « docufictions » : entre 2015 et 2019, Rai Radio 2 a diffusé une émission intitulée *Pascal*, qui demandait aux auditeurs de raconter par écrit un épisode marquant de leur existence.

Les auditeurs s'expriment davantage et sont plus « bruyants » que par le passé, car ils produisent plus de contenus, sous forme audio, vidéo ou écrite. Mais cette augmentation de la participation citoyenne des auditeurs à la production radiophonique n'est pas sans conséquences.

Intensification de la collecte des données

Car ce couplage de la radio et des réseaux sociaux a aussi engendré une « datafication » accrue des auditeurs, autrement dit une intensification de la collecte d'informations sur ceux d'entre eux qui se connectent via les réseaux sociaux. Tous les contenus empruntant ce canal sont en effet mesurés et analysés, puis convertis en une série de données, qui serviront à l'analyse prédictive du comportement des utilisateurs.

Si, autrefois, c'était l'attention des auditeurs qui était marchandisée et vendue aux annonceurs, ce sont les données et contenus des utilisateurs qui deviennent aujourd'hui des marchandises. Cela représente un véritable trésor pour les propriétaires de réseaux sociaux, d'autant qu'il est acquis gratuitement : aucune compensation n'est versée aux auditeurs pour ce qu'ils produisent au profit des entreprises technologiques détentrices de ces plates-formes, et les stations de radio n'accèdent pas non plus à ces données.

Nous sommes aujourd'hui de plus en plus nombreux à écouter la radio sur un smartphone, un appareil de streaming ou un ordinateur, et toutes ces interactions passent par un clavier ou un écran tactile. L'écoute d'un contenu radiophonique n'est plus une activité seulement auditive ou visuelle, elle est de plus en plus haptique : on touche un écran pour ouvrir une application afin d'écouter en direct ou à la demande son émission de radio préférée.

Toutes ces activités tactiles génèrent une nouvelle masse de données extrêmement lucrative pour les réseaux sociaux. La frontière entre les avantages de l'engagement émotionnel que la radio continue d'offrir et l'exploitation de cette relation par les médias sociaux s'estompe : tout en nous permettant de nouer des liens avec les autres auditeurs de la même émission de radio sur les réseaux sociaux, on fait de nous des marchandises, et notre amour de la radio devient une manne pour d'autres.

Les données affectives (commentaires, états émotionnels, émoticônes, likes) que nous produisons sur les réseaux sociaux sont autant d'indicateurs de nos comportements futurs. C'est aussi pour cette raison qu'aujourd'hui, plus que jamais, les radios de service public et les stations communautaires sont importantes parce qu'elles offrent une participation encore réelle des auditeurs, loin des circuits de la marchandisation.

> "Autrefois, c'était l'attention des auditeurs qui était marchandisée et vendue aux annonceurs, aujourd'hui, ce sont les données et contenus des utilisateurs qui deviennent des marchandises"

Chargé de cours en études des médias au Département des sciences sociales, politiques et cognitives de l'Université de Sienne, Italie, **Tiziano Bonini** s'intéresse dans ses recherches aux points de rencontre entre la radio, Internet et les réseaux sociaux.

© Lauren Simkin Berke

La radio de nuit
fenêtre sur l'intime

D'un ton plus feutré et plus libre que les programmes de jour, les émissions nocturnes ont longtemps été le lieu privilégié des confidences livrées dans l'anonymat de la nuit. Aux heures propices à l'imaginaire et à la solitude, elles sont pour les auditeurs une voix rassurante qui semble s'adresser à eux seuls. Mais elles cèdent aujourd'hui la place à des programmes moins coûteux.

Marine Beccarelli

« La radio est en quelque sorte l'humanité qui se parle à elle-même, qui s'adresse à elle-même jour et nuit[1] », écrivait Jean Tardieu en 1969. En fait, cette humanité qu'évoque le poète français n'a commencé à s'adresser à elle-même la nuit qu'assez tardivement.

Au début des années 1920, lorsque sont apparues les premières stations radiophoniques, elles n'émettaient que quelques heures par jour, avant que les grilles de programmes ne s'étoffent progressivement pour remplir l'essentiel de la journée. Mais les émissions cessaient le soir venu. Jusqu'à la fin des années 1930, seules quelques nuits étaient exceptionnellement vivantes à la radio : celles de Noël ou du Jour de l'an notamment, durant lesquelles des émissions festives et musicales se prolongeaient au-delà de l'horaire habituel.

Pourtant, la radio ne s'écoute peut-être jamais mieux que durant les heures nocturnes, quand l'auditeur est plus disponible, plus seul, moins dérangé par les sollicitations extérieures. Dans le noir, le son se déploie : « C'est à l'ouïe que l'on se fie de préférence[2] », comme l'écrit le philosophe français Michaël Fœssel.

Devenue dans les années 1950 un objet de consommation courante, la radio s'installe durablement dans la majorité des foyers et commence à investir les soirées. Aux États-Unis, dès la fin des années 1940, des stations de radio proposaient des programmes nocturnes, destinés à faire rêver les personnes éveillées. Dans « Lonesome Gal », une animatrice anonyme susurrait des mots doux à l'oreille des auditeurs.

Une voix pour les travailleurs de la nuit

En Europe, les premières émissions de radio nocturne régulières sont créées dans les années 1950. La première du genre – « Notturno dall'Italia » – voit le jour en Italie en 1952. Il s'agit d'un programme d'accompagnement essentiellement musical à destination des gens de la nuit : chauffeurs routiers et gardiens de nuit, boulangers et typographes, infirmières ou insomniaques.

En 1955, la station française Paris Inter lance à son tour l'émission « Route de nuit ». L'apparition toute récente de l'autoradio, couplée au développement du trafic automobile et routier, permet de tenir compagnie aux auditeurs sur la route, afin qu'ils ne s'endorment pas au volant. Mais très vite, le courrier des auditeurs témoigne du succès de ces programmes. Et leur popularité va bien au-delà des conducteurs ou des travailleurs de nuit. Insomniaques, noctambules, étudiants, artistes, personnes âgées écoutent les émissions de la nuit. Le transistor, qui permet d'individualiser l'écoute en emportant son poste personnel jusque dans la chambre à coucher, encourage aussi le développement de programmes plus diversifiés.

Les programmes nocturnes donnent bientôt à entendre les rumeurs bruyantes et festives de la nuit – dans des émissions retransmises depuis un bar par exemple –, mais permettent également d'instaurer une atmosphère intime de discussion feutrée. Les émissions de confidences nocturnes des auditeurs sont créées aux États-Unis dès les années 1960, avec les programmes de Herb Jepko.

En France, si l'émission de Ménie Grégoire sur la radio privée RTL donne dès 1967 la parole aux femmes l'après-midi sur des sujets intimes, la radio de confidence prend une autre dimension sur les ondes de nuit, à partir de 1975 sur l'antenne d'Europe 1 avec « Ligne ouverte » de Gonzague Saint-Bris, puis, de 1977 à 2006, sur la radio publique France Inter avec « Allô Macha » de Macha Béranger.

La radio ne s'écoute peut-être jamais mieux que la nuit, quand l'auditeur est plus disponible, plus seul.
© Arnaud Brihay

1. Jean Tardieu, *Grandeur et faiblesse de la radio*, Paris, UNESCO, 1969, p. 22.

2. Michaël Fœssel, « Quand la nuit s'éteint », *Esprit*, n°393, mars-avril 2013, p. 12.

Dans ces programmes, les auditeurs peuvent appeler le standard des stations de radio, à l'heure où la solitude se fait plus pressante, où les angoisses se libèrent. Ce type de programme nocturne s'est peu à peu généralisé dans le monde, au point d'apparaître comme l'essence même de la radio nocturne : un lieu d'écoute et de confidences. D'ailleurs, lorsqu'elles existent encore, ce sont ces émissions de parole qui se sont maintenues à l'antenne.

La fin du monopole de la parole nocturne

Plus libre, moins soumise aux contraintes, la radio de nuit est également plus propice à la création radiophonique. Des émissions inventives et pionnières ont ainsi été lancées sur les ondes de nuit, dans une liberté de ton et de forme quasiment totale, contrastant avec les programmes de la journée. C'est le cas par exemple des « Nuits magnétiques », à partir de 1978 sur France Culture, qui mêlaient la parole intime de personnalités à celles d'anonymes, dans une atmosphère sonore expérimentale et musicale, souvent psychédélique. À la même époque, les radios pirates françaises utilisaient aussi d'ailleurs largement la nuit pour émettre et contourner le monopole d'État de la radio instauré en 1945, à l'image des radios pirates britanniques ou italiennes, telle Radio Alice à Bologne.

Mais les belles heures de la radio de nuit semblent loin. L'apparition de la télévision en continu, à partir de la fin des années 1980, a contribué à faire reculer l'importance et l'effervescence des programmes radiophoniques de nuit, qui détenaient jusqu'alors le monopole de la parole nocturne. Plus encore, avec l'apparition d'Internet et le développement des podcasts au milieu des années 2000, il est devenu possible d'écouter une radio à la carte, déconnectée du temps du direct.

Pour des raisons budgétaires, les stations de radio ont choisi de remplacer leurs émissions en direct après minuit par de la musique automatique ou des rediffusions de la veille. Pourtant, dans la nuit, les voix de la radio offraient aux auditeurs une présence, une compagnie qui n'a pas été remplacée par les possibilités de communication qu'offrent Internet et les réseaux sociaux. La surabondance d'images à la télévision ou en ligne contraste aussi avec l'absence d'image de la radio, qui sollicite l'imaginaire des auditeurs et procure des sensations particulièrement fortes dans la nuit, leur donnant l'impression que les voix qui émanent du poste ne s'adressent qu'à eux seuls.

Quelques radios proposent encore des émissions nocturnes en direct. C'est le cas de Radio 3, station du service public espagnol, qui invite ses auditeurs à explorer des thématiques liées à la nuit dans « Todos somos sospechosos », ou encore BBC 5 live, avec l'émission « Up all night », dans laquelle Rhod Sharp reçoit des invités entre une et cinq heures du matin. Quelques web radios et même une application – *Call In the night* –, dont le principe consiste à faire parler les auditeurs de leurs rêves, occupent encore le créneau de la nuit. Après tout, qui a dit que la nuit était faite pour dormir ?

Docteure en histoire contemporaine, **Marine Beccarelli** est l'auteure d'une thèse sur la radio nocturne en France et collabore à la radio publique France Culture.

Photo de Macha Béranger, animatrice d'une émission de nuit sur France Inter, prise dans un studio de la Maison de la Radio. Paris, 1999.

© Mat Jacob/Tendance Floue

Une voix qu'on ne voit pas

Privé d'image, l'auditeur s'en remet au pouvoir évocateur de la voix pour se plonger dans le récit radiophonique, créant au passage des représentations mentales qui facilitent la concentration sur ce qui est dit.

Emma Rodero

Écouter parler un animateur suscite un flot d'émotions, de sentiments et d'images mentales sur lesquels s'appuie inconsciemment un auditeur pour imaginer les traits du locuteur et se représenter ses propos. Plus ces représentations, ou images mentales, seront nombreuses et vivaces, plus leur traitement cognitif sera riche. La voix radiophonique forme une empreinte auditive précise dans l'esprit de l'auditeur, composée à la fois d'une représentation physique et psychologique du locuteur, et du contenu du message.

Lorsqu'il écoute la radio, l'auditeur a l'impression d'être en lien avec le locuteur, il se plonge dans ses propos. Ce lien, cette immersion, se produisent sur le plan psychologique. L'auditeur ressent une sensation de bien-être en établissant un lien fort avec l'animateur radio et en s'impliquant dans son récit.

Ce faisant, l'auditeur déduit différentes caractéristiques de l'animateur. Des études ont montré que les auditeurs possèdent une faculté unique de reconnaissance de certains traits, tels que l'âge, le sexe, ainsi que la taille et le poids, bien que ces deux derniers soient plus difficiles à déceler.

Forger une image mentale

Lorsque nous écoutons une voix, nous dressons dans notre esprit un portrait physique précis de son propriétaire à partir de certaines caractéristiques. Au cours d'une étude que j'ai menée en 2013 avec Olatz Larrea, un groupe de participants a écouté une information journalistique diffusée à la radio et lue par plusieurs personnes. Un autre groupe a écouté ces mêmes voix après avoir vu une photographie des locuteurs. 73 % d'entre eux ont déclaré avoir été influencés par les portraits vus au préalable. Ils ont affirmé avoir été moins en mesure de faire appel à leur imagination et se sont sentis conditionnés par ces images.

Dans les deux groupes, les auditeurs se sont représenté mentalement les locuteurs, mais de manière différente. Dans le groupe ayant uniquement entendu leurs voix, 39 % se sont représenté le locuteur alors qu'ils sont 18,5 % dans le deuxième. Les participants du premier groupe ont été plus attentifs et concentrés et, surtout, ils ont mieux retenu l'information.

Cette construction de l'image mentale est fortement associée aux stéréotypes véhiculés par les médias, notamment par le cinéma. Ainsi, le méchant d'un film a toujours une voix grave et rauque. Lorsque nous entendons la voix d'un animateur à la radio, nous nous représentons tous les mêmes traits physiques. Si la voix est faible et aiguë, nous imaginons une personne de petite taille ; si elle est sensuelle et grave, nous imaginons une personne séduisante, même si cette association ne correspond pas toujours à la réalité. Et de nombreux auditeurs sont surpris en voyant un animateur radio…

Les caractéristiques que nous déduisons du timbre d'une voix dépendent principalement d'un critère particulier : la tessiture, ou registre de la voix, élément fondamental en termes de perception. Une voix aiguë est généralement associée à un état d'esprit positif, tel que l'euphorie, l'excitation ou la joie, mais aussi à un état d'alerte, tel que la peur ou la nervosité.

Les voix graves plus crédibles

À la radio, notre étude démontre que les auditeurs perçoivent les voix aiguës comme tendues, distantes, froides et faibles. Une voix grave est souvent associée à une présence physique robuste, une grande taille, une certaine corpulence et une chevelure foncée. Mais le facteur essentiel, qui justifie la préférence de l'auditeur pour les voix graves, est que ces dernières véhiculent une sensation de crédibilité, de maturité et de domination.

D'après une étude de Klaus R. Scherer parue en 1995 dans *Journal of Voice*, lorsqu'un auditeur entend la voix d'un animateur, il peut en déduire la personnalité et l'état affectif ou émotionnel avec 65 % d'exactitude. Nos voix donnent des informations sur notre personnalité. Ainsi, les personnes ayant un débit de parole très rapide sont souvent perçues comme étant nerveuses ou extraverties, tandis que celles qui s'expriment d'une voix effacée sont jugées timides.

Privé d'image, l'auditeur s'en remet au pouvoir évocateur de la voix pour se plonger dans le récit radiophonique.

© Serge Picard/Agence VU

> “L’auditeur s’appuie sur les caractéristiques de la voix pour composer une image dans son esprit”

La façon dont les animateurs radio utilisent leur voix a donc une forte influence sur les émotions et les intentions véhiculées. Il s’agit de la prosodie, ou mélodie de la parole, savant mélange d’intonation, d’accent, de débit de parole et de pauses marquées. En la matière, la première règle pour un animateur radio consiste à éviter les extrêmes : la monotonie (marquée par de faibles modulations, à tessiture basse) et la surexcitation (nombreuses inflexions aiguës). Un ton monotone provoque directement une perte d’attention chez l’auditeur. En revanche, un ton surexcité, exagérément emphatique, suit une mélodie aiguë et ascendante, qui se répète à intervalles réguliers. Cette intonation est très répandue dans les publicités et les bulletins d’information radiophoniques.

Loin de ces deux extrêmes, la meilleure stratégie consiste à moduler ses effets, en commençant une phrase d’un ton aigu pour attirer l’attention de l’auditeur, puis en la terminant d’une voix grave, afin de souligner l’information essentielle.

Grâce à un entraînement vocal adéquat, les animateurs radio peuvent susciter dans l’esprit de leurs auditeurs des images détaillées, des impressions, et véhiculer les intentions et les émotions qu’ils souhaitent déclencher. Nous n’avons donc plus qu’à nous laisser porter par leur voix pour composer dans notre imaginaire des représentations mentales, ressentir des émotions intenses et nous plonger entièrement dans le récit.

Professeure, chercheuse au Département de communication de l’Université Pompeu Fabra à Barcelone (Espagne), **Emma Rodero** y dirige le Laboratoire de psychologie des médias. Elle est également directrice du CCLab, pour l’amélioration des compétences en matière de communication, à l’École de management de Barcelone.

Femmes et radio : sur la même longueur d'ondes

Dans un environnement sonore longtemps dominé par les hommes, les femmes ont mis du temps à se forger une place à la radio. Auditrices assidues depuis l'origine, elles ont pourtant contribué à façonner l'histoire de ce média.

Kristin Skoog

En septembre 2019, la BBC publiait sur son site l'histoire de Sediqa Sherzai. Fondatrice et rédactrice en chef de Radio Roshani, elle a créé cette station en 2008 dans la ville de Kunduz, dans le nord de l'Afghanistan. Malgré les menaces de mort et d'autres difficultés liées à la guerre, la station gérée en majorité par des femmes continue d'émettre et ouvre l'antenne aux femmes, leur offrant une importante tribune publique. Radio Roshani est à elle seule un parfait exemple de la relation forte qui existe entre les femmes et la radio.

Depuis les années 1920, époque à laquelle elle a pénétré dans les foyers, la radio offre un espace aux femmes, qui leur permet de se faire entendre, au propre comme au figuré, dans un environnement sonore public largement masculin. La radio a rapproché, créé des liens et estompé les frontières entre la sphère publique et la sphère privée, s'adressant aux femmes au foyer, aux travailleuses, aux consommatrices et aux citoyennes. Dans de nombreux pays, l'apparition de la radio dans l'espace domestique a aussi coïncidé avec l'obtention du droit de vote pour les femmes.

Des histoires oubliées

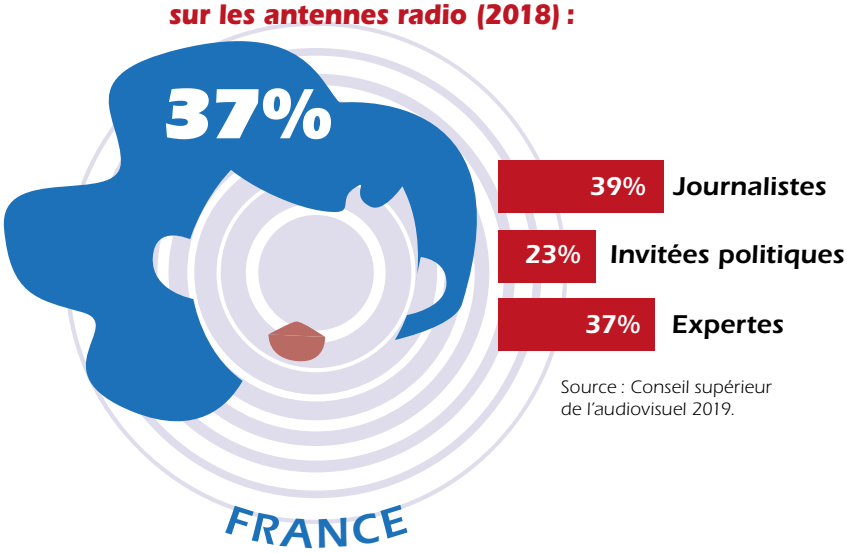
Il existe aujourd'hui de plus en plus de travaux de recherches historiques sur ce sujet. Des études s'intéressant à la situation en Argentine, en Australie, en Allemagne, aux États-Unis, en Turquie ou encore en Suède ont réintroduit les femmes dans l'histoire de la radiodiffusion. Elles ont permis de mettre au jour des histoires marginalisées et souvent passées sous silence de femmes dans la radio. Elles ont aussi observé les évolutions majeures qui ont marqué la programmation pour les femmes, notamment les redéfinitions successives du terme controversé de « sujets féminins », et ont mis en lumière les débats sur les voix des femmes, à l'antenne et hors antenne. Ces travaux montrent comment cette relation a accompagné les processus de démocratisation et de modernisation.

Des deux côtés de l'antenne, les femmes ont joué un rôle fondamental dans le développement général de la radio et les pratiques de radiodiffusion, qu'elles ont fortement influencés. Les formats et genres de programmes qu'on considère aujourd'hui comme allant de soi, notamment les feuilletons et les émissions-débats, ont été conçus pour une audience féminine. Dans les États-Unis des années 1930, où prédominait la radio commerciale, les auditrices ont joué un rôle important en tant que consommatrices, devenant un groupe cible pour les annonceurs et les sponsors.

Les émissions diffusées en journée ont même été qualifiées de « féminines » et les feuilletons radiophoniques se sont bientôt imposés sur les ondes. D'après Michele Hilmes, professeure d'études médiatiques et culturelles et spécialiste de la radio aux États-Unis, ces feuilletons se sont rapidement transformés en espaces pour les femmes. Elle montre que, « sous le couvert du jour », ils se sont mis à aborder des problèmes et des préoccupations auxquels étaient confrontées les femmes américaines dans les années 1930 et 1940.

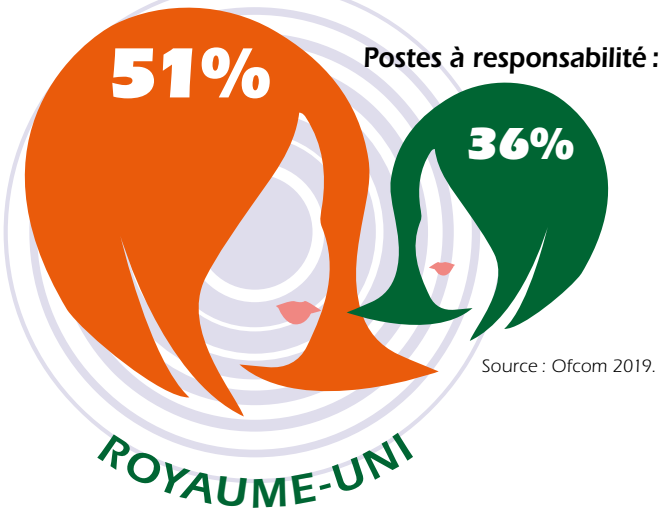
On observe une évolution similaire du format de style magazine. Le programme britannique « Woman's Hour », diffusé sur la BBC en 1946, avait pour cœur de cible les femmes au foyer. Cette émission, qui a d'abord mis l'accent sur le rôle et les responsabilités domestiques des femmes, a rapidement évolué vers une évocation de leurs droits politiques et sociaux. Très tôt, « Woman's Hour » a par exemple abordé des sujets sensibles et tabous tels que la ménopause ou les relations intimes dans le mariage.

Présence des femmes sur les antennes radio (2018) :



Source : Conseil supérieur de l'audiovisuel 2019.

Part des femmes travaillant à la radio :



Source : Ofcom 2019.

> “Depuis les années 1920, la radio offre un espace aux femmes qui leur permet de se faire entendre, au propre comme au figuré”

Reporters et pionnières

Des femmes ont également contribué au développement de nouveaux formats, notamment des documentaires sociaux. On peut citer l'exemple d'Olive Shapley (1910-1999), qui a intégré en 1934 la BBC, où elle était chargée d'organiser l'émission « Children's Hour ». La dépression des années 1930 avait plongé de nombreuses régions du Royaume-Uni dans la pauvreté, notamment la région de Manchester. Olive Shapley a utilisé les camionnettes d'enregistrement mobile pour sillonner la région et interviewer les gens chez eux, dans la rue ou au travail. Ses documentaires étaient avant-gardistes, d'un point de vue technique et thématique. Peu avant le début de la Seconde Guerre mondiale, elle a produit une émission, intitulée « Miners' Wives » [Femmes de mineurs], qui se penchait sur le mode de vie des femmes dans deux villages miniers, l'un dans le comté de Durham en Angleterre, l'autre près de Béthune en France. « Miners' Wives » a par la suite été traduit et diffusé sur le service français de la BBC pendant la guerre.

C'est également pendant la Seconde Guerre mondiale que les premières femmes correspondantes de guerre ont fait leur apparition. La journaliste de radio américaine Betty Wason (1912-2001) s'est d'abord rendue en Europe pour le compte de Transradio Press Service, une agence de presse qui fournissait des informations aux stations de radio. Elle a ensuite été engagée par CBS, qui l'a chargée de couvrir l'actualité des combats en Norvège, puis en Grèce. Toutefois, on lui a rapidement demandé de trouver un homme pour lire ses reportages à l'antenne. À cette époque, on considérait en effet que la voix des femmes n'était pas adaptée à ce type d'information. Betty Wason confiera plus tard : « Ils disaient que les femmes ne faisaient pas assez autorité ou n'étaient pas suffisamment compétentes pour aborder des sujets sérieux. »

Audrey Russell (1906-1989) est une autre pionnière de la radio : première femme correspondante de guerre de la BBC, elle a réalisé des reportages et des interviews entre 1941 et 1945. Elle s'est principalement intéressée au vécu des civils pendant la guerre, notamment à l'impact des tirs d'artillerie sur Douvres et Folkestone. Sa condition de femme l'a toutefois empêchée de rendre compte des faits de guerre sur le front, un terrain alors réservé à ses homologues masculins. Malgré les obstacles qu'elles ont rencontrés l'une comme l'autre, Betty Wason et Audrey Russell ont en commun d'avoir remis en question un espace dominé par les voix d'hommes.

Pendant la guerre, la radio a joué un rôle important de soutien moral au niveau national, mais aussi de vecteur de propagande à l'étranger. Les ressources présentes en Amérique latine comme le caoutchouc et le pétrole étant cruciales pour l'effort de guerre des États-Unis, des programmes radio ont été conçus pour maintenir de bonnes relations avec les habitants et combattre la propagande nazie dans la région. Des études montrent que les auditrices latino-américaines étaient particulièrement visées parce qu'elles étaient considérées comme des éléments essentiels des valeurs familiales.

L'idée que la radio puisse rassembler les femmes au-delà des frontières nationales s'est développée après guerre. Elle a été à l'origine de la création de l'Association internationale des femmes de radio (IAWR) en 1951 (le T de télévision a été ajouté en 1957). L'IAWRT, qui existe toujours, a été fondée pour promouvoir la paix en rassemblant les femmes du secteur de la radiotélévision afin qu'elles partagent des idées et des informations. C'est la féministe et historienne de l'économie néerlandaise Willemijn (Lilian) Hendrika Posthumus-van der Goot (1897-1989) qui en est à l'origine. Aujourd'hui, l'IAWRT est un réseau mondial composé de membres originaires de 54 pays, qui met l'accent sur l'égalité des genres et s'emploie à soutenir et améliorer le rôle et la participation des femmes dans les médias et la communication.

Féminisme et radio

L'évolution de la programmation radio pour les femmes a souvent été étroitement associée au mouvement féministe. Ainsi, à la fin des années 1940 et dans les années 1950, le programme « Woman's Hour » était associé à plusieurs groupes de femmes au Royaume-Uni, et la première formation de l'IAWRT était intimement liée au mouvement féministe international par le biais du Conseil international des femmes.

Leurs protagonistes ne se qualifiaient peut-être pas eux-mêmes de « féministes », mais il est évident qu'ils l'étaient à bien des égards. La Journée mondiale de la radio 2014 a été l'occasion de célébrer les femmes à la radio et l'autonomisation des femmes, mais aussi de noter que l'égalité des genres restait un défi au sein des médias. Le projet féministe est toutefois à l'origine de plusieurs radios militantes.

> “Des deux côtés de l'antenne, les femmes ont joué un rôle fondamental dans le développement général et les pratiques de la radio qu'elles ont fortement influencés”

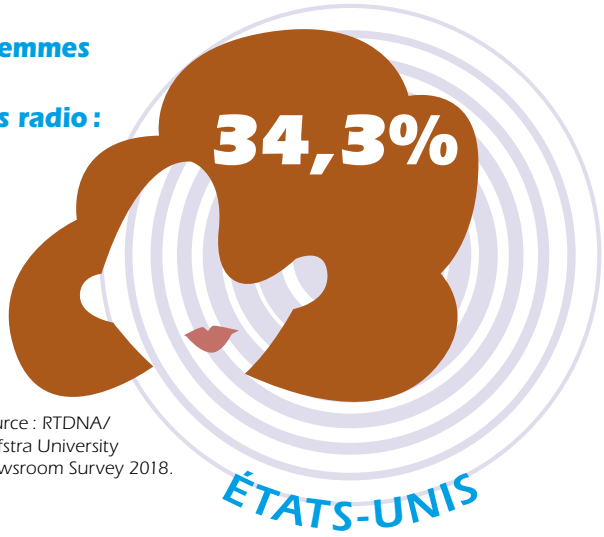
Ainsi, RadiOrakel, créée en octobre 1982 à Oslo (Norvège), se présente souvent comme la première station de radio féministe au monde. Elle s'est donné pour mission de former les femmes dans des domaines comme le journalisme radio et l'ingénierie du son. Dans cette optique, la station soutient activement la réalisation d'interviews de femmes et par des femmes. La musique diffusée à l'antenne doit quant à elle être composée ou interprétée au moins pour moitié par des femmes.

Les stations de radio communautaires offrent également un espace important pour l'autonomisation des femmes. Souvent décrites comme le « troisième » modèle de radio, car elles constituent une alternative à la radio publique et commerciale, elles sont généralement à but non lucratif, exploitées par des bénévoles et mises au service de communautés locales souvent négligées par les médias traditionnels. Comme l'a souligné Caroline Mitchell, professeure associée de radio à la faculté des arts et des industries créatives de l'Université de Sunderland (Royaume-Uni), et cofondatrice de Fem FM, la première radio britannique destinée aux femmes, la radio communautaire offre « un espace de représentation, de participation et de résistance des femmes ».

Cette relecture du rôle joué par les femmes à l'antenne et comme auditrices jette une lumière nouvelle sur l'histoire de ce média. Si l'on met de côté les évidentes différences entre Radio Roshani en Afghanistan, les feuilletons diffusés aux États-Unis dans les années 1930 ou la station militante norvégienne RadiOrakel, ce média apparaît bien comme une tribune dont les femmes, suivant des modalités qui ont varié au fil du temps, se sont très tôt emparées.

Maître de conférences en histoire des médias à l'Université de Bournemouth (Royaume-Uni), **Kristin Skoog** a consacré de nombreux travaux au rôle joué par les femmes dans l'histoire de la radio.

Part des femmes dans les rédactions radio :



Source : RTDNA/ Hofstra University Newsroom Survey 2018.

Entre la radio et l'UNESCO, une longue histoire

Dès la première Conférence générale de l'UNESCO, en 1946, il est déjà question de la radio. Julian Huxley, premier Directeur général, la décrit alors comme un « instrument susceptible de franchir les barrières nationales, là où tout autre intermédiaire échouerait », c'est-à-dire le vecteur idéal pour promouvoir la paix et la compréhension mutuelle des peuples.

Légère, mobile et pouvant se passer d'électricité, la radio joue aussi un rôle clé au lendemain des conflits armés et des catastrophes naturelles. De fait, depuis plus de 70 ans, l'UNESCO promeut ce média de proximité par excellence, qui permet de créer du lien, de parler au plus grand nombre, d'atteindre des populations vulnérables et de couvrir des zones éloignées tout en favorisant la liberté d'expression et d'information.

L'Organisation apporte de longue date son soutien à des radios communautaires et s'efforce de renforcer les radios locales par le biais des technologies de l'information et de la communication (TIC). Grâce à un financement de la Suède, elle a ainsi aidé 59 radios locales réparties dans dix pays d'Afrique (Afrique du Sud, Burundi, Kenya, Lesotho, Namibie, République démocratique du Congo, Ouganda, Rwanda, Tanzanie, Zambie) entre 2012 et 2018. Ce projet au long cours avait notamment pour vocation d'améliorer la qualité de la programmation, de renforcer les compétences des journalistes et des techniciens, de donner des formations sur l'utilisation des TIC ou encore d'aider à améliorer la couverture géographique grâce à un réseau de correspondants locaux.

En Afghanistan, l'UNESCO a aidé à rénover l'équipement de la chaîne de radio et de télévision éducative ERTV et à produire des émissions à partir de 2007. Plus récemment, le bureau de l'UNESCO à Beyrouth a mis en place des formations au montage et à la radiodiffusion à destination de jeunes Syriens réfugiés au Liban dans le cadre du programme « Favoriser la liberté d'expression, en particulier dans la région des États arabes », financé par la Finlande et la Suède.

Mark Tully
légende des ondes en Inde

Pendant plus d'un quart de siècle, Mark Tully a été l'une des voix les plus écoutées en Inde. Jusqu'au milieu des années 1990, ce reporter de la BBC a couvert tous les événements importants qui ont scandé l'histoire récente du pays. Il témoigne aussi d'une époque où la radio était un média privilégié pour atteindre les masses, où les communications téléphoniques étaient aléatoires et les enregistrements se faisaient sur des bandes magnétiques qu'il fallait envoyer aux rédactions.

Sébastien Farcis,
correspondant à New Delhi

Décembre 1992 : la mosquée de Babri, datant du XVIe siècle, à Ayodhya, vient d'être démolie par des extrémistes hindous, qui soutiennent qu'elle avait été construite sur un ancien temple hindou. Des milliers de personnes déferlent dans les rues de cette ville située dans l'est de l'Inde et s'en prennent aux journalistes qui couvrent ce moment dramatique de l'histoire du pays, détruisant caméras et appareils photo. Un journaliste étranger est particulièrement visé. La foule l'appelle par son nom : c'est Mark Tully, correspondant de la British Broadcasting Corporation (BBC) en Inde et Asie du Sud. Il échappe de peu au lynchage. Enfermé dans un temple, Mark Tully sera finalement libéré grâce à la protection de trois collègues indiens puis à l'intervention d'un fonctionnaire local.

Pendant près d'un quart de siècle, ce correspondant de radio, ponctuellement aussi de télévision, a ainsi subi le poids de la responsabilité d'être l'une des voix les plus écoutées de ce pays de plus d'un milliard d'habitants. Il a été menacé, battu et expulsé d'Inde mais il y est toujours revenu et, finalement, n'en est jamais reparti.

© Parthiv Shah

Le correspondant britannique de la BBC Mark Tully, à New Delhi en 1991.

> “Aujourd’hui encore, les Indiens se souviennent que la mort d’Indira Gandhi a été annoncée par la BBC”

Ce pays est, il faut dire, un peu le sien : Mark Tully est né à Calcutta en 1935 dans une famille aisée de colons britanniques. Son père était directeur d’une entreprise de chemin de fer et l’un des associés d’une « holding » qui possédait une banque, une compagnie d’assurances et des plantations de thé. Après la Seconde Guerre mondiale, ses parents l’envoient en pension au Royaume-Uni. Il suit ensuite des cours de théologie à l’Université de Cambridge avant d’entrer au séminaire. « Je pensais devenir prêtre, mais je n’ai tenu que deux semestres », admet Mark Tully, aujourd’hui âgé de 84 ans, depuis son appartement du quartier historique de Nizamuddin à New Delhi. « J’étais trop rebelle et je n’aimais pas la discipline. Et j’étais un bon buveur de bière ! » reconnaît-il avec un fort accent britannique et un sourire pincé.

Retour en Inde

Sa carrière de journaliste le ramène vers sa terre natale. En 1965, il est engagé comme administrateur par le bureau de la BBC à New Delhi. Mais il passe rapidement derrière le micro. « Mon premier reportage portait sur une course de voitures anciennes, qui se conclut par un pique-nique. Je me souviens avoir enregistré un maharadjah qui m’invitait à boire un verre de champagne ! » Il repart à Londres en 1969, à la tête du service en hindi puis au sein du service chargé de l’Asie de l’Ouest, pour lequel il couvre la guerre d’indépendance du Bangladesh, en 1971. « Je fus l’un des premiers journalistes autorisés à pénétrer dans ce territoire. C’est l’événement le plus important de ma carrière et celui qui a bâti ma réputation », estime Mark Tully.

S’il voyage escorté par l’armée, ce qui intimide certaines des personnes qu’il rencontre, il peut tout de même constater l’étendue de cette crise humanitaire, dont il se fait l’écho principalement par téléphone. « J’enregistrais quelques reportages sur bandes, grâce à un magnétophone Uher. Mais nous n’avions aucun moyen de les envoyer. Je devais donc les rapporter à Londres. À l’époque, nous pouvions nous permettre de travailler avec des ingénieurs du son, qui étaient de vrais magiciens. » Au-dessus d’une commode de son appartement, une grande photo noir et blanc, prise quelques mois après cette guerre, montre le jeune Mark Tully aux côtés du premier Président du pays, Sheikh Mujibur Rahman.

À partir de ce moment, sa carrière décolle. En 1971, Mark Tully est nommé correspondant de la BBC à New Delhi, en charge d’une région allant du Pakistan à l’Inde et au Bangladesh en passant par le Sri Lanka. Il occupera ce poste jusqu’en 1994, imprimant sa voix dans les esprits d’une génération d’Indiens. Mark Tully couvre ainsi les différentes rébellions, qu’elles soient maoïstes dans plusieurs États du pays ou sikhs dans le Punjab, plusieurs élections et des événements tragiques comme l’accident chimique de Bhopal en 1984.

Dès les années 1990, il donne aussi à voir la modernisation que connaît l’Inde et les transformations sociales qu’elle engendre, observations rassemblées dans un livre paru en 2002, *India in Slow Motion*, coécrit avec sa compagne, l’auteure britannique Gillian Wright.

Les défis techniques sont nombreux pour un reporter radio dans l’Inde des années 1970 et 1980. Pour l’enregistrement de chaque papier sonore, le bureau de New Delhi doit réserver une communication téléphonique internationale ou faire appel au bureau de la radio publique All India Radio (AIR), doté de meilleures lignes. Hors de la capitale, l’exercice relève de la gageure. Lors du sommet de Shimla, organisé dans cette ville des montagnes du nord de l’Inde où a été scellée la paix entre l’Inde et le Pakistan en 1972, « les lignes étaient tellement mauvaises que nous devions envoyer des télégrammes à Londres et ils étaient lus à l’antenne », se souvient Mark Tully. Les bandes des reportages, elles, étaient toujours envoyées par avion.

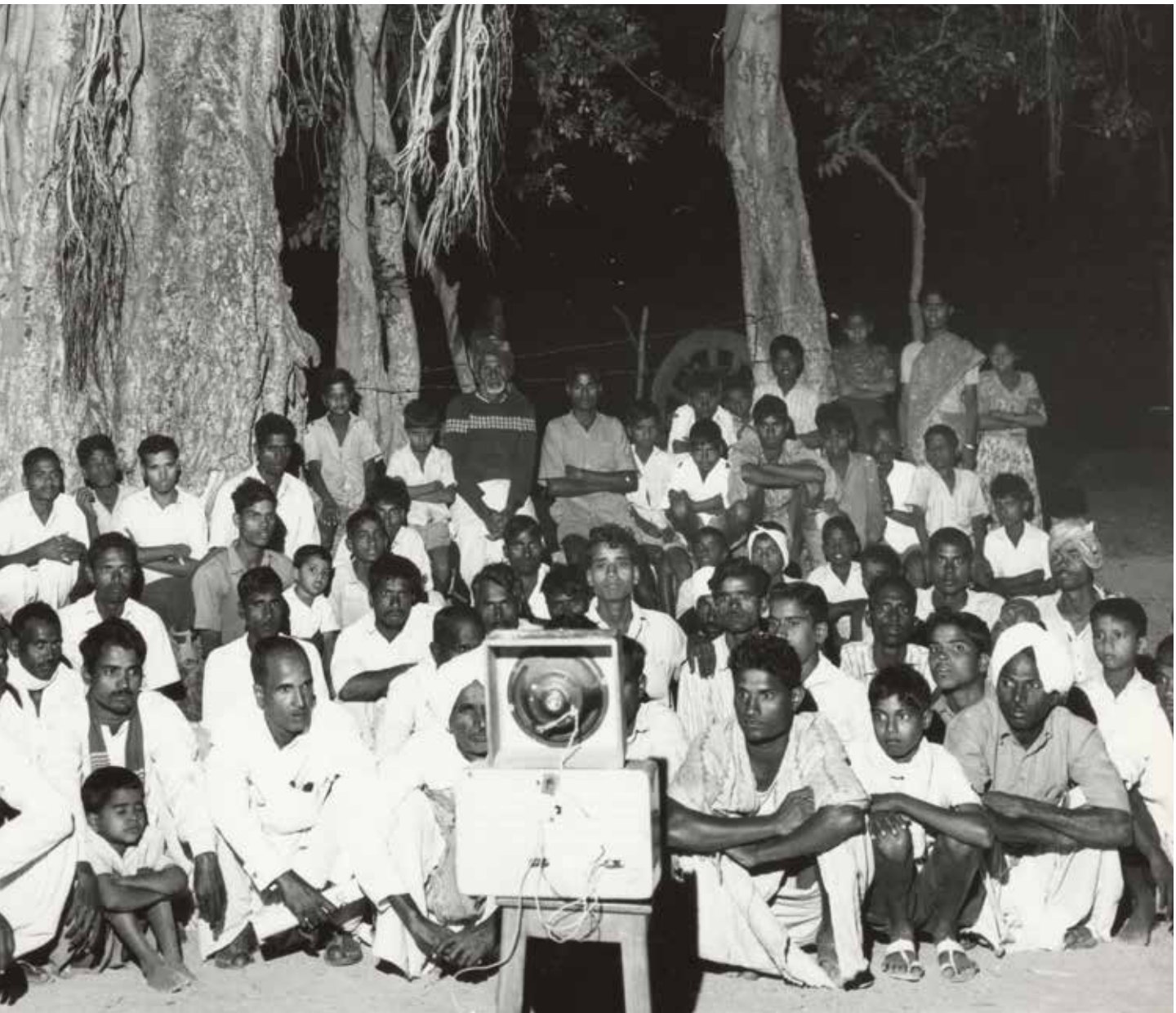
La « voix de la vérité »

À une époque où AIR, la plus grande station de radio du pays, était contrôlée par le gouvernement, la BBC représentait la « voix de la vérité », comme le décrit Madhu Jain, rédactrice en chef du magazine culturel *The Indian Quarterly* et correspondante de différents titres étrangers depuis plusieurs décennies. Le média britannique bénéficiait en outre de relais de diffusion très nombreux qui permettaient d'atteindre les petits villages indiens. Mark Tully était alors une célébrité dont la voix était reconnue aux quatre coins du sous-continent. « Il était respecté par ses auditeurs car il restait objectif et mesuré », analyse Madhu Jain, qui le connaît bien. Elle se rappelle son empreinte unique. « Il a cette voix particulière de l'élite anglaise, au débit très lent, qui paraîtrait un peu datée aujourd'hui où tout le monde parle si vite. »

Aux côtés de Mark Tully, Satish Jacob, son adjoint entre 1978 et 2003, a aussi largement contribué à asseoir la crédibilité de la station britannique. Même si Londres tiquait un peu sur son accent indien, Satish Jacob a en effet offert à la BBC l'un de ses plus beaux scoops : l'annonce de l'assassinat de la Première ministre Indira Gandhi, le 31 octobre 1984. Ce matin-là, informé qu'une ambulance était partie de sa résidence, il est allé à l'hôpital et a pu faire parler un médecin. « Il m'a avoué que le corps d'Indira Gandhi était criblé de balles », se souvient Satish Jacob, âgé aujourd'hui de 80 ans. « J'ai couru au bureau, et j'ai demandé à réserver un appel international. Je n'ai pas eu le temps d'écrire le papier, j'ai juste donné l'information brute. » Indira Gandhi meurt à 10 h 50, mais la radio publique n'annonce son décès qu'à 18 heures, quand Rajiv Gandhi, le fils d'Indira, confirme l'information. Aujourd'hui encore, les Indiens se souviennent que la mort d'Indira Gandhi a été annoncée par la BBC.

Mark Tully démissionne finalement de la radio britannique en 1994 mais reste en Inde, où il a animé, jusqu'à l'année dernière, « Something understood », une émission qui traite de spiritualité sur la BBC. « Je suis très attaché à l'Inde, et c'est un pays qui mérite que l'on se batte pour lui, en tant que journaliste. » Son pays d'adoption lui a rendu cette affection en lui décernant deux des plus hautes distinctions civiles indiennes, les Padma Shri et Padma Bhushan, alors que la couronne britannique l'a élevé au rang de chevalier en 2002 pour sa contribution au journalisme. Ces distinctions sont « embarrassantes, commente Mark Tully. Mais il serait encore plus arrogant de refuser ». Elles ne semblent pas avoir changé cet homme humble, qui reste profondément attaché à la radio, ce « média extraordinaire qui permet de parler directement aux gens ».

Des villageois écoutent un programme de radio en Inde, 1967.



© UNESCO/M. Serraillier

Le Burkina Faso, un pays **accro** à la radio

Le pays figure parmi les champions de l'écoute quotidienne de la radio en Afrique subsaharienne. L'engouement des Burkinabés pour ce média se traduit par un foisonnement des stations et par la popularité des émissions qui donnent la parole aux auditeurs.

Yaya Boudani,
journaliste au Burkina Faso

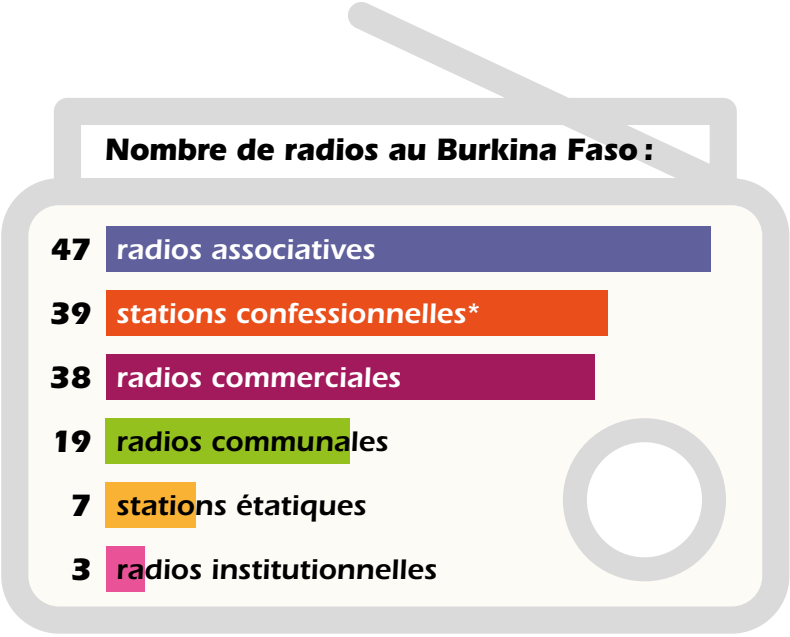
Installée au premier étage d'un immeuble de trois niveaux, dans le quartier Sanyiri, une zone populaire située à l'est de Ouagadougou, radio Pulsar diffuse ses programmes – actualités, sports, musique, divertissements – sur un rayon de 45 km. Les locaux sont modestes. Cette station privée ne dispose que de deux salles pour la production et la diffusion de ses programmes.

Dès 7 h 15, le journaliste Hermann Naze prend l'antenne. Du lundi au vendredi, il anime l'émission d'expression directe « Faut qu'on en parle ! ». « Chaque matin, nous donnons la parole au public pour qu'il s'exprime », explique-t-il. Élections, terrorisme, faits divers, consommation d'alcool par les jeunes : en plateau, les invités abordent tous les sujets. Les auditeurs réagissent en direct à ce qu'ils entendent.

Offrir une tribune en direct aux auditeurs est également la vocation de l'émission « Affairage », diffusée tôt le matin sur Ouaga FM, une autre station privée ouagalaise. « C'est une forme de "radio réalité". Nous nous intéressons aux sujets d'actualité qui font débat », explique Paul Miki-Rouamaba, le directeur des rédactions de Ouaga FM.

➲ *Parmi les pays d'Afrique subsaharienne, les Burkinabés sont les auditeurs les plus assidus de la radio (Étude Africascope 2019).*

© UNESCO/Dominique Roger, 1971



*catholiques, protestantes et musulmanes.

Les auditeurs peuvent témoigner à l'antenne de situations vécues, dénoncer des problèmes mais aussi interpeller des responsables afin d'obtenir des réponses. « En fonction des sujets soulevés à l'antenne, nous contactons des personnalités susceptibles de répondre aux auditeurs », précise le journaliste.

154 radios en activité

Sayouba Sanfo, commerçant et blanchisseur à Ouagadougou, écoute chaque jour entre six et sept radios. Comme de nombreux habitants de la capitale, il lui arrive de participer aux émissions interactives pour « faire changer les choses ». « Un jour, explique-t-il, j'ai critiqué le fonctionnement d'un centre de santé parce que j'ai constaté que les infirmiers rentraient chez eux avec le matériel de travail et que les locaux étaient très sales. Quand on l'a évoqué à la radio, des mesures ont été prises. »

La généralisation du téléphone portable au cours de la dernière décennie a encore renforcé la proximité entre la radio et les auditeurs. Il y a une vingtaine d'années, seules les personnes disposant d'une ligne fixe pouvaient participer aux émissions interactives. Tout le monde peut désormais réagir en direct par des appels ou des textos.

Le succès de ces émissions participatives témoigne de la vitalité du paysage radiophonique de ce pays qui compte pas moins de 154 radios en activité, parmi lesquelles 47 associatives, 39 confessionnelles, 38 commerciales et 7 étatiques. D'après l'enquête Africascope publiée par Kantar en septembre 2019, les auditeurs burkinabés sont les plus assidus des huit pays d'Afrique subsaharienne pris en compte (Burkina Faso, Cameroun, Congo, Côte d'Ivoire, Gabon, Mali, République démocratique du Congo, Sénégal).

En moyenne, 62 % des habitants de ces pays âgés de 15 ans et plus ont écouté la radio quotidiennement en 2019. Ils y ont consacré en moyenne 1 h 29 par jour. Avec une durée moyenne d'écoute de 3 h 08, le Burkina Faso arrive largement devant ses voisins.

L'engouement des Burkinabés pour ce média n'est pas nouveau. Il s'enracine notamment dans l'expérience, lancée dans les années 1970, de la radio rurale. Dans un pays où, à 15 ans, seuls 41 % des jeunes savent lire et écrire (Source : Institut de statistique de l'UNESCO, 2018), ce média a permis d'atteindre des populations vivant dans des zones éloignées des villes et peu alphabétisées.

L'essor de la radio rurale

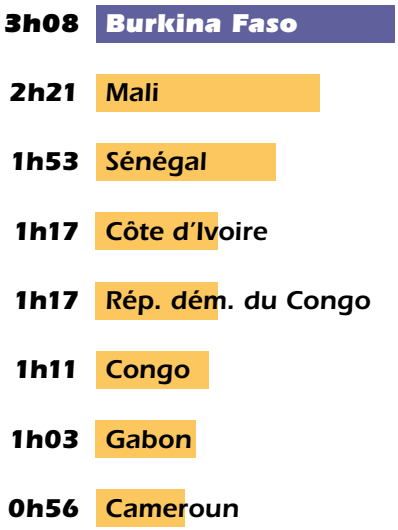
« La radio rurale a été créée en 1969. Il fallait un média qui puisse enseigner les nouvelles méthodes d'agriculture aux paysans », explique Seydou Drame, spécialiste en droit de l'information et de la communication, qui enseigne aujourd'hui à l'Université Aube nouvelle et à l'Institut des sciences et techniques de l'information et de la communication de Ouagadougou.

C'est ainsi que sont nés les « radio clubs », des groupes d'écoute de la radio. Les habitants des zones rurales se regroupaient alors autour d'un poste radio pour écouter les émissions. La diffusion des magazines était toujours suivie de débats. « Le monde rural s'est immédiatement reconnu dans ce nouveau mode de communication qui parlait de ses problèmes et dans les langues qu'il comprenait », explique Mathieu Bonkoungou, qui a travaillé pendant plusieurs années à la radio nationale du Burkina Faso.

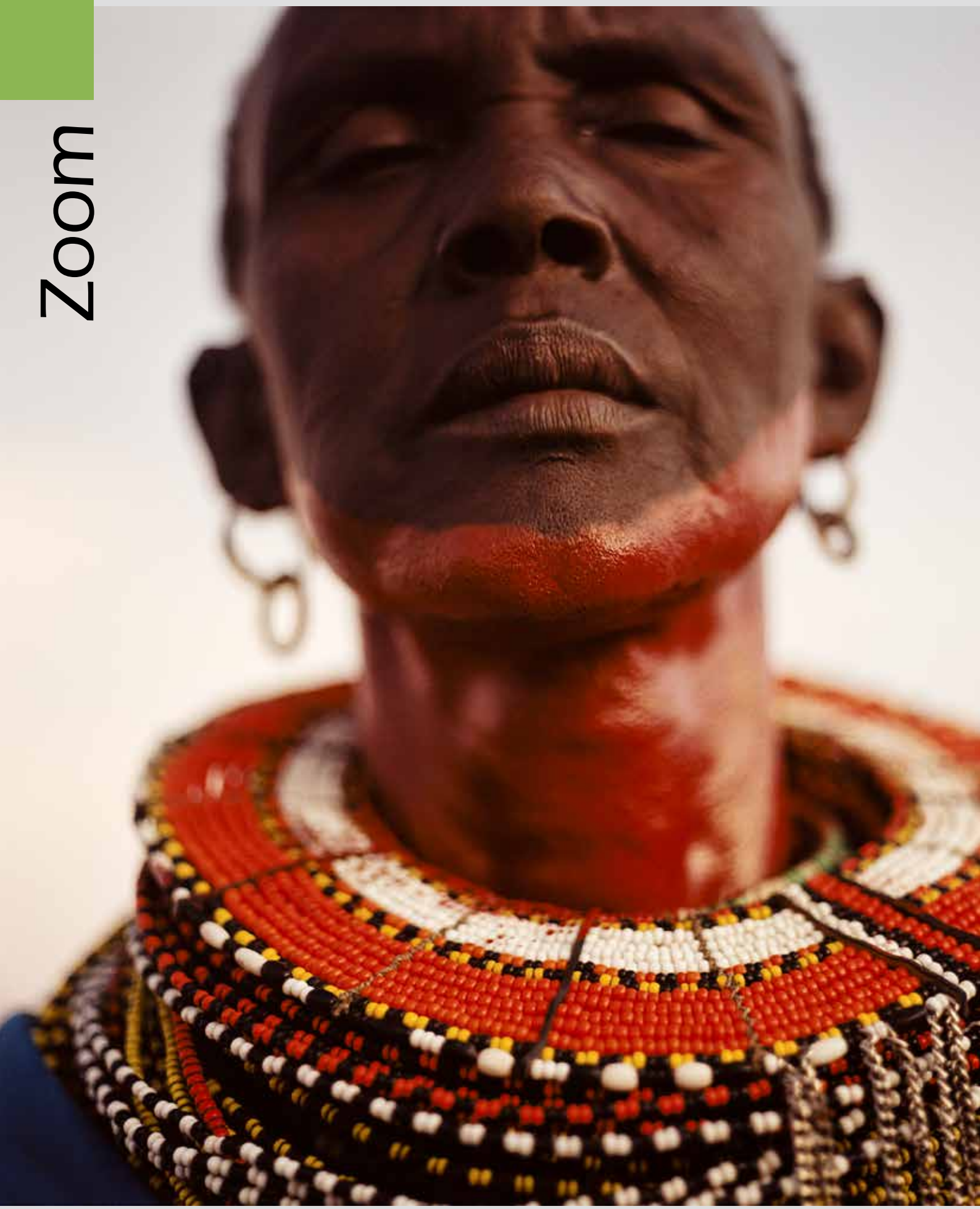
Car si le français reste la langue officielle, il n'est réellement compris que par environ 20 % de la population. La radio est donc aussi un moyen de créer des passerelles entre les différentes langues parlées dans le pays, mais aussi entre différents médias. Les revues de presse radiodiffusées permettent de rendre compte de l'actualité parue dans la presse écrite dans des langues comprises de la population et pour des populations peu tournées vers l'écrit.

Ainsi, l'émission phare de Savane FM, une des radios les plus écoutées du pays, est la revue de presse « Sonré », présentée par Aboubacar Zida – dit Sidnaba – en mooré, l'une des langues nationales. Les journalistes se répartissent les journaux et font le choix des articles à résumer et à lire à l'antenne. « Même ceux qui ont un bon niveau d'instruction écoutent la revue de presse. Cela leur permet aussi d'améliorer leurs connaissances de la langue nationale mooré », souligne Soumaïla Rabo, le rédacteur en chef.

Ce succès de la radio au Burkina Faso explique peut-être le moindre intérêt des Burkinabés pour la télévision. Si le temps passé devant l'écran avoisine en effet quatre heures par jour en moyenne dans les pays sondés par l'étude Africascope, les Burkinabés, eux, ne lui consacrent que trois heures quotidiennes.



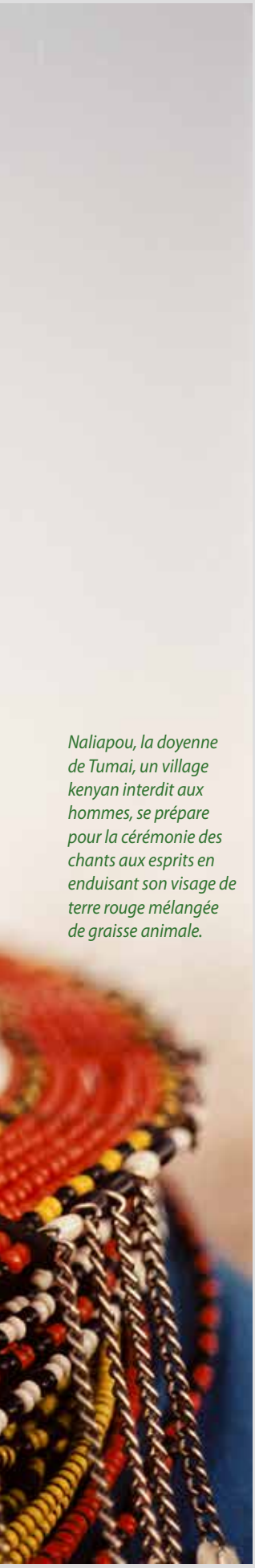
Source : Africascope 2019.



Des femmes puissantes

Photos : Nadia Ferroukhi ■ Texte : Katerina Markelova

Ce reportage photo est publié à l'occasion de la Journée internationale des femmes, célébrée le 8 mars.



Naliapou, la doyenne de Tumai, un village kenyan interdit aux hommes, se prépare pour la cérémonie des chants aux esprits en enduisant son visage de terre rouge mélangée de graisse animale.

En 2009, Nadia Ferroukhi part en reportage au Kenya. À sa descente du bus, qui effectue un arrêt en pleine brousse, la photographe algéro-tchèque reconnaît Mohammed, l'homme qui servait de guide dans un documentaire télévisé sur Umoja, un village interdit aux hommes. Fondé en 1991 par des femmes de l'ethnie Samburu, ce village situé près du mont Kenya, à quelque 300 km de Nairobi, accueille des femmes divorcées, répudiées ou battues par leurs maris. Le sujet avait aiguisé sa curiosité au point de la décider à partir à son tour sur les traces de ces femmes en rupture avec leur milieu d'origine.

Élevée aux côtés d'une sœur féministe militante, Nadia Ferroukhi s'intéresse depuis longtemps aux femmes fortes, occupant une place importante dans leurs communautés. « En tant que femme, on s'intéresse tout naturellement au sort des femmes. En tant que photographe, on peut exprimer quelque chose de ce qu'elles vivent », souligne-t-elle.

Rencontré fortuitement, Mohammed devient son guide. C'est lui qui l'accompagne dans ses démarches auprès des femmes d'Umoja. Mais la rencontre tourne court. Rebecca, la chef de ce village qui est devenu une curiosité touristique à force d'exposition médiatique, n'accorde à la photographe que trois jours de travail, à des heures précises et moyennant une contribution financière. « Lorsqu'on est photographe, c'est important d'être présent le plus souvent possible pour se faire oublier et pouvoir saisir l'instant, la lumière. On ne peut pas se soumettre à des horaires de bureau », explique la photographe qui refuse de se plier aux conditions imposées.

Son guide l'amène alors à Tumai, un autre village de femmes fondé par Chili, une ancienne d'Umoja. « Là, j'ai été accueillie comme une princesse, avec des danses. J'étais la première à couvrir ce village », raconte Nadia.

Les habitantes de Tumai vivent en autosuffisance complète. Ces « lionnes de la brousse », comme on les appelle dans les environs, avec un brin d'ironie et beaucoup de respect, assurent seules l'élevage de chèvres, les rituels sacrés et les tâches normalement assurées par les hommes, comme la construction des cases ou la chasse. La pratique de l'excision y est proscrite. Toutes les décisions importantes sont votées à la majorité des voix.

Chaque candidate à l'intégration dans le village doit avoir divorcé. Les garçons sont admis mais jusqu'à l'âge de 16 ans seulement, après quoi ils doivent partir.

D'autres villages de femmes ont été créés dans le sillage d'Umoja et de Tumai. « Les conditions de vie y sont difficiles mais pour ces femmes, c'est le prix de la liberté », conclut la photographe qui s'est également rendue dans neuf autres pays où existent des sociétés dans lesquelles les femmes jouent un rôle central sur le plan économique, social et parfois politique.

Ses lectures, ses voyages et surtout sa rencontre avec l'anthropologue et militante féministe française Françoise Héritier, décédée en 2017, l'ont amenée à s'intéresser à la notion très discutée de matriarcat. De cette recherche est née sa série intitulée « Au nom de la mère ».

Les sociétés autochtones matriarcales, telles que les décrit la chercheuse allemande Heide Goettner-Abendroth dans son ouvrage *Les Sociétés matriarcales. Recherches sur les cultures autochtones à travers le monde*, ont en commun de pratiquer une égalité réelle entre les sexes. Pour certaines séculaires, elles sont horizontales et non hiérarchisées, essentiellement agraires. Les enfants y sont apparentés à leur mère, portent son nom et vivent la plupart du temps dans sa maison clanique, même une fois devenus adultes. La transmission des biens s'y fait de mère en fille.

Nadia a ainsi côtoyé les Touaregs d'Algérie, les Moso en Chine, les Navajos aux États-Unis et les Minangkabau en Indonésie, mais aussi les habitants de l'île de la Grande Comore aux Comores, de l'île de Canhabaque en Guinée-Bissau et de la ville de Juchitán au Mexique. Les photos présentées ici sont accompagnées de textes rédigés par la photographe dans lesquels elle détaille les particularités de chaque communauté.

Donner à voir le matriarcat est un défi. « Les gens s'attendent souvent à un résultat spectaculaire. En fait, je photographie le quotidien », déclare Nadia Ferroukhi. Le quotidien de sociétés qui, loin des clichés, fondent leur organisation sociale, selon Heide Goettner-Abendroth, sur « l'égale valeur de chacun des membres ».

France 2012

L'île d'Ouessant est située à l'extrême pointe de la Bretagne, en France. Elle abrite une curiosité sociale : depuis le XVIIe siècle, la population masculine d'Ouessant s'embarque massivement dans la marine, notamment dans la marine marchande. Jusqu'à une époque récente, les hommes quittaient Ouessant durant de longs mois, voire des années, laissant l'organisation matérielle et sociale de l'île aux femmes.

Mariée à un marin naviguant au long cours, Jeanne a tenu seule la ferme familiale sur l'île d'Ouessant (France), appelée l'île du bout du monde.

Ces femmes navajos (États-Unis) travaillent dans une mine de charbon, s'assurant ainsi une totale indépendance financière.

La dabu, chef de la famille moso : ce rôle clé est tenu par la femme la plus âgée de sa lignée. C'est elle qui transmet le nom et les biens, gère l'argent et organise les cérémonies religieuses.

États-Unis 2011

La vie sociale de la nation navajo est organisée autour des femmes, selon un système matrilinéaire dans lequel titres, noms et propriétés sont transmis par lignage féminin. Lorsqu'une fille navajo atteint la puberté, elle doit participer à une cérémonie de quatre jours appelée Kinaalda, qui marque le passage de l'enfance à la féminité. Cette cérémonie est liée au mythe navajo de femme changeante, la première femme sur Terre qui a pu porter des enfants. Dans la réserve, les femmes sont généralement plus actives que les hommes, et il n'est pas rare qu'elles reprennent leurs études tardivement, même après avoir eu des enfants.

Chine 2009

Établie sur les premiers contreforts de l'Himalaya, entre les provinces du Yunnan et du Sichuan, la communauté des Moso est organisée autour de règles matrilinéaires. C'est la femme qui porte le nom de la famille et tient les rênes de la maison. Le patrimoine est transmis de mère en fille. L'amour se vit sans contrat de mariage, sans contraintes morales, au seul rythme des sentiments et suivant la volonté des femmes. La règle impose à l'homme de quitter la chambre de l'amante avant le lever du jour ; c'est la coutume du zouhun, le « mariage à pied ». L'homme n'y connaît pas le statut de père. Il peut en revanche jouer le rôle d'oncle et aider sa sœur à élever ses enfants.

Une jeune mariée sur l'île de la Grande Comore. Après le mariage, son époux emménage chez elle, dans la maison construite par sa famille. Il est considéré comme un invité dans le matriclan.

Comores 2017

Dans la société comorienne, traversée par les traditions africaines bantoues matriarcales et la religion musulmane, chaque individu naît et vit chez sa mère, tante ou grand-mère, dans la lignée maternelle. C'est la femme qui hérite et possède le patrimoine* mania houli*, notamment la maison, construite par le père ou l'oncle maternel sur les terres familiales. Le grand mariage* anda*, plus répandu dans la Grande Comore que dans les trois autres îles – Anjouan, Mohéli et Mayotte –, est un passage obligé pour qui veut progresser dans la hiérarchie sociale comorienne.

Les femmes de la ville de Juchitán dans l'État de Oaxaca, au Mexique, jouent un rôle social et économique majeur et jouissent d'une indépendance rare dans cette société patriarcale.

Mexique 2011

Juchitán, ville de 78 000 habitants située dans l'État de Oaxaca au Mexique, a vu naître la mère de la peintre Frida Kahlo. Au fil des siècles, les hommes et les femmes y ont développé des formes d'autonomie clairement identifiées. Les femmes gèrent le commerce, l'organisation des fêtes, la maison, la rue. L'agriculture, la pêche ou la politique sont du ressort des hommes. C'est l'un des rares endroits au Mexique où se parle encore la langue du peuple zapotèque. Utilisée dans les échanges entre les voisines et les passantes, cette langue a permis de développer une solidarité féminine remarquable. Le nom, la maison et l'héritage sont transmis par les femmes. La naissance d'une fille y est donc une grande source de réjouissance.

Deux jeunes filles defunto *: c'est le nom que l'on donne aux jeunes filles qui doivent franchir toutes les étapes de l'initiation féminine. Île de Canhabaque en Guinée-Bissau.*

Guinée-Bissau 2011

Le mode de vie dans les archipels, notamment dans l'île de Canhabaque (3 500 habitants), n'a pas ou peu subi l'influence de la civilisation moderne. La maison y est la propriété de la femme et l'homme emménage chez son épouse. Bien que le père transmette son patronyme aux enfants, c'est la mère qui choisit le prénom, et c'est à son clan qu'ils sont liés. L'île est gouvernée par une reine. Il existe aussi un roi (qui n'est pas l'époux de la reine), mais son rôle est limité : il est un simple porte-parole. Chaque village est dirigé par un conseil de femmes, élues pour un mandat à vie.

Chanteuse célèbre, Virve Köster est la gardienne des traditions culturelles séculaires de Kihnu, qui s'expriment par des chants, des danses et une pratique artisanale. Ces traditions sont inscrites sur la Liste représentative du patrimoine culturel immatériel de l'UNESCO depuis 2008.

Estonie 2019

Aujourd'hui, Kihnu ne compte plus que quelque cinq cents âmes, contre près de sept mille durant la période soviétique. Traditionnellement, quand les hommes partaient en mer, les femmes assumaient les tâches dévolues aux hommes comme le travail aux champs. Depuis le milieu du XIXe siècle, les femmes de Kihnu régissent ainsi les affaires de la communauté. Si les hommes sont aujourd'hui plus présents sur l'île, ce sont toujours leurs mères, femmes ou filles qui prennent à leur charge l'éducation, la culture, la vie de la communauté et les traditions artisanales. Dans les guides touristiques, Kihnu est souvent appelée l'« île aux femmes ». Cette image d'Épinal n'est pas du goût des intéressées, qui reconnaissent jouer un rôle décisionnel prépondérant mais dans une société où les revenus des hommes restent la base économique des foyers.

Les femmes de Kihnu choisissent leurs jupes en fonction de la tradition et de leurs humeurs : les plus sombres, avec des rayures noires ou bleues, pour les jours tristes, les plus vives étant réservées aux jours joyeux.

Algérie 2019

La femme touarègue n'est pas voilée, c'est l'homme qui l'est. Elle bénéficie d'une totale liberté pour choisir son mari. Elle connaît l'alphabet tifinagh, les contes, les légendes, et les enseigne aux enfants. La tente et son contenu lui appartiennent. Elle gère et encadre le campement en l'absence de l'homme et participe à toutes les décisions même en sa présence. Elle est impliquée dans tous les domaines sociaux, culturels et économiques. C'est par la lignée maternelle que se transmettent les pouvoirs aristocratiques. Mais les politiques de sédentarisation des années 1970-80, les sécheresses à répétition et l'attrait de la modernité sur les jeunes ont mis à mal ce mode de vie.

Chez les Minangkabau en Indonésie, c'est l'aîné des oncles maternels ou le mamak*, et non le père, qui est le chef de la lignée matrilinéaire.*

Indonésie 2011

Sur la côte occidentale de l'île de Sumatra en Indonésie, vit la plus grande société matrilinéaire au monde, les Minangkabau. Selon leur système social, toute la propriété héréditaire est transmise de mère en fille. Le père biologique n'est pas le tuteur de l'enfant, c'est l'oncle – le* mamak *– qui joue ce rôle. Pendant la cérémonie du mariage, l'épouse va chercher son mari chez lui avec les femmes de sa famille. Le « droit coutumier », l'Adat, détermine un ensemble de règles traditionnelles non écrites dans les questions matrimoniales et patrimoniales. En vertu de ces règles, le mari doit quitter le domicile en cas de divorce et la femme garde les enfants et la maison.

En cas de rupture ou de décès, la Targuia – femme touarègue – repart avec ses enfants, sa dot, la tente et même les chamelles que lui a laissées son père.

La Cueva de las Manos, Río Pinturas, – *la Grotte aux Mains, située dans le canyon Río Pinturas – avec les impressions de mains humaines sur ses parois, est considérée comme l'un des plus importants sites d'habitat des premiers groupes de chasseurs-cueilleurs d'Amérique du Sud. Province de Santa Cruz, Argentine.*

CC-BY-SA-3.0 photo: Marianocecowski

Origine(s) de la violence

L'image d'humains préhistoriques sauvages et guerriers a la vie dure. Cette représentation apparaît pourtant aujourd'hui comme un mythe forgé à partir de la seconde moitié du XIXe siècle. Les recherches archéologiques montrent que les violences collectives apparaissent en fait avec la sédentarisation des communautés et le passage d'une économie de prédation à une économie de production.

Préhistorienne, spécialiste de l'homme de Néandertal, Marylène Patou-Mathis est directrice de recherches au Centre national de la recherche scientifique (France), rattachée au Muséum national d'histoire naturelle de Paris

Peinture rupestre figurant une bataille datant du mésolithique, découverte dans la province de Castellón, en Espagne.
(Domaine public)

Si aujourd'hui encore, dans l'imaginaire populaire, les humains préhistoriques sont perçus comme des êtres violents en perpétuel conflit, ces sociétés étaient-elles aussi violentes que les nôtres ? Seuls les vestiges archéologiques peuvent apporter des éléments de réponse à ces questions. Pour caractériser un acte violent, les archéologues étudient les impacts de projectiles et les blessures présents sur les os humains, l'état de préservation des squelettes, et analysent le contexte dans lequel ils ont été découverts.

Actuellement, les plus anciennes traces de violence sont celles résultant de la pratique du cannibalisme. Des marques de désarticulation, de décharnement, de fracturation et de calcination ont été observées sur des ossements humains paléolithiques. Cette pratique, relativement rare, apparue il y a 780 000 ans, et dont on trouve la trace dans la sierra d'Atapuerca en Espagne, a perduré dans d'autres sociétés de chasseurs-cueilleurs nomades au paléolithique et chez les agro-pasteurs du néolithique. Mais ces témoins de l'action d'un humain sur le corps d'un autre humain interrogent : les victimes ont-elles été tuées avant d'être mangées ? En effet, le cannibalisme alimentaire peut être pratiqué sur des individus déjà morts, comme l'endocannibalisme funéraire qui consiste à manger un des siens après son décès.

Cannibalisme et morts violentes

Seule la présence sur les os humains de traces de décapitation ou de blessures dues à l'impact de projectiles ou d'instruments contondants ayant entraîné la mort peut conforter l'hypothèse d'une mise à mort violente des victimes consommées.
Au paléolithique, elles ont été observées sur moins d'une trentaine de cas. Demeure la question : les « mangeurs » et les « mangés » appartenaient-ils à la même communauté ? Si, aujourd'hui, la pratique du cannibalisme, tant alimentaire que rituel, est attestée dans plusieurs sites paléolithiques, il est souvent difficile de savoir s'il s'agit d'un endo- ou d'un exocannibalisme.

Hors ce contexte particulier, un peu moins d'une douzaine de cas de violence – impacts de projectiles, coups portés à la tête – ont été identifiés sur plusieurs centaines d'ossements humains datant de plus de 12 000 ans. Mais ces blessures résultent-elles d'un accident ou d'un acte de violence lors d'un conflit interpersonnel, intracommunautaire ou intergroupe ? Pour ces périodes anciennes, la distinction est difficile à faire. Cependant, dans plusieurs cas, les blessures, notamment celles dues à un choc ou un coup porté à la tête, sont cicatrisées.

Ces personnes n'ont donc pas été achevées, ce qui tendrait à prouver qu'il s'agit plutôt d'un accident ou d'une querelle entre deux personnes. Pour les autres cas, se pose là encore la question de l'identité de l'agresseur : un membre de la communauté de la victime ou un individu extérieur à celle-ci ? Cette question demeure actuellement sans réponse. Par ailleurs, l'utilisation d'os humains pour la confection d'objets domestiques ou de parures soulève la question des conditions du décès des individus auxquels ils appartenaient. Dans la plupart de ces cas, il est difficile de conclure à une mort violente car ils peuvent tout aussi bien attester d'un traitement funéraire particulier.

Il ressort des données archéologiques qu'une forme de violence existait déjà au paléolithique, notamment au travers des cérémonies cannibales, mais que jusqu'à présent aucune n'atteste d'une violence collective. Dans la majorité des cas retenus (hors contexte cannibalique), seul un individu a été violenté, ce qui peut traduire l'existence de conflits interpersonnels (rarement mortels) ou de rites sacrificiels.

> “Confrontée à des crises, une communauté résiste mieux si elle est fondée sur la coopération et l’entraide plutôt que sur l’individualisme et la compétition”

On peut donc raisonnablement penser qu’il n’y a pas eu au paléolithique de guerre *stricto sensu*. Plusieurs raisons peuvent expliquer cette absence : une faible démographie, un territoire de subsistance suffisamment riche et diversifié, l’absence de biens, une structure sociale égalitaire et peu hiérarchisée. Chez ces petits groupes de chasseurs-cueilleurs nomades, la collaboration et l’entraide entre tous les membres du clan était nécessaire à leur survie. En outre, une bonne entente entre eux était indispensable pour assurer la reproduction, donc la descendance. La prétendue « sauvagerie » des humains préhistoriques ne serait donc qu’un mythe forgé au cours de la seconde moitié du XIXe et du début du XXe siècle pour renforcer le discours relatif aux progrès accomplis depuis les origines et le concept de « civilisation ». Cette image du préhistorique « violent et guerrier » résulte d’une construction savante popularisée par les artistes et les écrivains.

Le développement des conflits

Les violences collectives semblent apparaître avec la sédentarisation des communautés qui débute à la fin du paléolithique, aux alentours de 13 000 avant notre ère au Proche-Orient, mais, là encore, seuls un ou quelques individus ont été tués. Ce qui peut traduire l’existence de conflits au sein du groupe mais aussi l’apparition de sacrifices humains. Deux sites font exception : le « Site 117 » de Jebel Sahaba sur la rive droite du Nil, à la frontière nord du Soudan avec l’Égypte, et celui de Nataruk, dans le nord-ouest du Kenya.

Dans la nécropole de Jebel Sahaba, datée entre 14 340 et 13 140 ans avant le présent, la moitié des 59 squelettes exhumés – de femmes, d’hommes et d’enfants de tous âges – de plusieurs fosses recouvertes de dalles étaient décédés de mort violente, soit à la suite de coups portés en particulier à la tête, soit après avoir eu le corps transpercé par des pointes de lance ou des projectiles en pierre dont certains ont été retrouvés encore fichés dans les corps. En outre, trois des hommes étaient probablement à terre quand on les a achevés. Même si une question subsiste – les 59 corps ont-ils été enterrés en même temps ? –, ce site serait le premier cas avéré de violence collective. Intra- ou intercommunautaire ? Le débat reste ouvert.

Il y a environ 10 000 ans à Nataruk, vingt-sept individus, hommes, femmes et enfants, ont probablement été jetés dans un marécage. Dix d’entre eux présentent des marques dues à des actes de violence et deux de ces individus, dont une femme enceinte, avaient les mains attachées. Découvert loin d’un habitat, ce petit groupe de chasseurs-cueilleurs a peut-être été exterminé par un autre groupe lors d’un déplacement.

De la prédation à la production

Les traces d’actes de violence sont plus fréquentes au néolithique. Cette période est marquée par de nombreux changements de nature différente : environnementaux (réchauffement climatique), économiques (domestication des plantes puis des animaux, quête de nouveaux territoires, surplus et stockage de denrées), sociaux et sociétaux (sédentarisation, explosion démographique locale, apparition d’une élite et de castes) et, à la fin de cette période, de croyances (les déesses cèdent la place aux divinités masculines).

Dans plusieurs nécropoles, datées entre environ 8 000 et 6 500 ans avant le présent, la nature des armes utilisées (peu d’impacts de flèches) et les fragments de poteries associés aux corps attestent de conflits internes ou entre villages. Les victimes attestent d’un conflit lié à une crise (démographique, de gouvernance, épidémiologique) ou de la pratique de rites – funéraires, propitiatoires, expiatoires ou de fondation –, avec sacrifices humains suivis parfois de repas cannibaliques. Cependant, l’existence de conflit entre deux communautés ne peut être exclue, comme le montrent certaines peintures sur les parois d’abri-sous-roche de la péninsule Ibérique, datées entre 10 000 et 6 500 avant notre ère, qui représentent des scènes de rencontres armées entre groupes d’archers (scènes absentes dans l’art pariétal paléolithique).

Le changement d’économie (de la prédation à la production), qui très tôt engendra un changement radical des structures sociales, semble avoir joué un rôle majeur dans le développement des conflits.

Depuis le XIXe siècle, les représentations de l’humain préhistorique ont évolué au fil du temps. Selon Marylène Patou-Mathis, Néandertal n’était ni supérieur ni inférieur à l’homme moderne, il était différent.

© Museo di Antropologia criminale Cesare Lombroso, Université de Turin (Italie)/Roberto Goffi

Contrairement à l'exploitation des ressources sauvages, la production d'aliments permet l'option d'un surplus de nourriture qui a fait naître le concept de « propriété » et, par conséquent, l'apparition des inégalités. Très vite, les denrées stockées suscitèrent des convoitises et provoquèrent des luttes internes mais aussi, butins potentiels, des conflits entre communautés.

Comme en témoigne, au cours du néolithique, l'émergence en Europe des figures du chef et du guerrier (visibles dans l'art rupestre et les sépultures), ce changement d'économie a également entraîné une hiérarchisation au sein des sociétés agropastorales avec l'apparition d'une élite et de castes, dont celle des guerriers et son corollaire, celle des esclaves nécessaires notamment aux travaux agricoles. De plus, l'apparition d'une élite avec ses intérêts et ses rivalités propres provoqua des luttes internes pour le pouvoir et des conflits intercommunautaires.

Ce n'est qu'à partir de 5 500 ans avant notre ère, avec l'arrivée de nouveaux migrants, que les traces de conflits entre villages deviennent nettement plus fréquentes. Elles vont se multiplier à l'âge du bronze, qui débute 3 000 ans avant notre ère. C'est durant cette période, marquée par l'apparition de véritables armes de guerre en métal, que celle-ci s'institutionnalise.

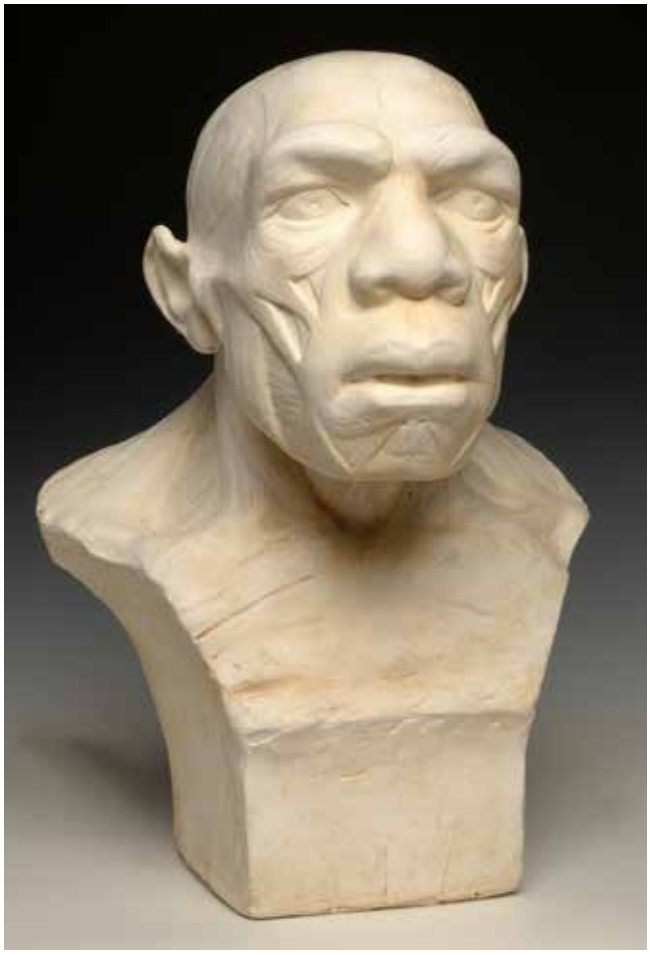
Les causes historiques et sociales de la violence

S'il est aujourd'hui difficile d'apprécier l'ampleur réelle des actes de violence durant la préhistoire, l'évaluation de l'importance de ce phénomène étant probablement influencée par l'état des découvertes et des études, il est néanmoins possible d'avancer quelques réflexions. Il apparaît, d'une part, que le nombre de sites préhistoriques dans lesquels des actes de violence ont été observés est faible au regard de l'étendue géographique et de la durée de la période considérée (plusieurs centaines de milliers d'années) et, d'autre part, que si un comportement violent envers autrui est ancien, la guerre, elle, n'a pas toujours existé.

Son origine apparaît plutôt corrélée au développement de l'économie de production, qui très tôt engendra un changement radical des structures sociales.

La violence n'est pas inscrite dans nos gènes, son apparition a des causes historiques et sociales ; le concept de « violence primordiale » (originelle) relève du mythe. La guerre n'est donc pas indissociable de la condition humaine, elle est le produit des sociétés et des cultures qu'elle engendre. Comme le montrent les études des premières sociétés humaines, confrontée à des crises, une communauté résiste mieux si elle est fondée sur la coopération et l'entraide plutôt que sur l'individualisme et la compétition. Quant à la réalité de la vie de nos ancêtres, elle se situe probablement quelque part entre deux visions, aussi mythiques l'une que l'autre, celle hobbesienne des « Aubes cruelles » et celle rousseauiste d'un « âge d'or ».

*Reconstitution des muscles de la tête et du cou de l'*Homo neandertalensis *de La Chapelle-aux-Saints (département de Corrèze, France). Sculpture de Joanny Durand (1921).*



© MNHN/Daniel Ponsard

Reconstitution scientifique du visage d'un Néandertalien ayant vécu il y a environ 50 000 ans. Sculpture de Fabio Fogliazza.

© Fabio Fogliazza/photo Giorgio Bardelli/Museo de la Evolución Humana, Burgos (Espagne)

Affiche du film Ayka, du réalisateur russo-kazakh Sergueï Dvortsevoï, sorti en 2018.

© Kinodvor/Pallas Film/Otter Films

Samal Yeslyamova et Sergueï Dvortsevoï,

le réel sur grand écran

Propos recueillis par Katerina Markelova (UNESCO)

Silhouettes familières et pourtant invisibles, les migrants venus d'Asie centrale pour tenter leur chance à Moscou seraient près de 2,5 millions à occuper des emplois précaires. Dans *Ayka*, le réalisateur russo-kazakh Sergueï Dvortsevoï et l'actrice kazakhe Samal Yeslyamova, qui a reçu le prix d'interprétation féminine au Festival de Cannes en 2018, donnent à voir le destin de celles et ceux qui sont prêts à tout sacrifier dans l'espoir d'une vie meilleure.

© Romuald Riffaud/Association française du cinéma kazakhstanais

Sergueï Dvortsevoï et Samal Yeslyamova après la projection d'Ayka, film d'ouverture du premier Festival du film du Kazakhstan en France.

Entretien réalisé à l'occasion du premier Festival du film du Kazakhstan en France, qui s'est tenu à Paris du 26 au 29 septembre 2019, dont Samal Yeslyamova était la marraine.

Samal Yeslyamova, vous incarnez dans le film une émigrée kirghize contrainte d'abandonner son enfant à la naissance pour retourner travailler. Comment vous êtes-vous préparée pour ce rôle ?

Samal Yeslyamova : Mon personnage vit dans des conditions extrêmement difficiles. Je connaissais Sergueï en tant que réalisateur et je mesurais combien il serait compliqué de jouer ce rôle sous sa direction. Quand il s'intéresse à un sujet, sa démarche est davantage celle d'un documentariste que celle d'un réalisateur de fiction. Je me suis longuement préparée. J'ai d'abord interrogé ma famille, mes connaissances, mes amis. Mais personne autour de moi n'avait jamais été confronté à une telle situation. Du coup, il était difficile de trouver l'expression juste. Quand le tournage a débuté, je venais de terminer l'Académie russe des arts du théâtre. J'étais comme montée sur ressorts. Or, j'allais jouer une femme paralysée par la douleur. Avant de commencer à tourner, je devais courir et danser pour être littéralement exténuée. Cet état d'épuisement suffisait pour quelques prises, mais je retrouvais vite mon énergie et il fallait courir et danser à nouveau. D'autant plus qu'au fil de l'histoire, le niveau de fatigue de mon personnage s'accentuait.

Sergueï Dvortsevoï, comment vous est venue l'idée de ce film ?

Sergueï Dvortsevoï : J'ai été sidéré d'apprendre qu'un grand nombre de femmes originaires du Kirghizstan abandonnaient leurs enfants dans les maternités de Moscou. Même si je vis à Moscou depuis plus de 20 ans, je suis originaire de Shymkent, au Kazakhstan. La culture et la mentalité de l'Asie centrale me sont donc familières. J'ai voulu comprendre ce qui peut pousser des femmes à ce geste dramatique. J'ai commencé à me documenter, à rencontrer des femmes qui ont traversé une telle épreuve. Certaines d'entre elles, comme c'est le cas du personnage incarné par Samal, commettent cet acte désespéré suite à un viol. D'autres le font parce que l'enfant a été conçu hors du mariage et qu'il leur est impossible de retourner dans leur pays où elles seraient rejetées. J'ai été très touché par cette situation et j'ai décidé d'en faire un film.

© Kinodvor/Pallas Film/Otter Films

Ayka (au premier plan) aux côtés de travailleuses migrantes, dans un atelier clandestin à Moscou. Photo extraite du film.

Ayka est votre deuxième long métrage de fiction. Avant, vous réalisiez des documentaires. Pourquoi avez-vous ressenti le besoin de passer à la fiction ?

S.D. : En fait, j'ai commencé à me sentir à l'étroit dans le documentaire. Une histoire comme celle d'Ayka ne pouvait faire l'objet d'un traitement documentaire, car il ne m'aurait pas été possible d'approcher l'intimité de cette femme. Par ailleurs, le film documentaire porte une contradiction : plus la situation du personnage est difficile, plus le film est dramatique et meilleur est le résultat pour le réalisateur. Ce problème éthique s'est posé à moi de façon très douloureuse. Bien que le film de fiction ne soit pas une entreprise facile, cela reste de la fiction.

Le personnage principal occupe littéralement tout l'espace du début à la fin du film. Pourquoi ?

S.D. : Sur l'écran, nous voyons le présent de la vie d'Ayka. À travers ses yeux, son corps et son comportement, nous devons comprendre qui elle est. C'est à travers eux, plus qu'à travers ses rares répliques, que nous devons entrevoir aussi ce qu'a été son passé et deviner son avenir. Samal possède des yeux très expressifs que la caméra ne lâche pratiquement pas un instant.

Samal, vous parvenez à exprimer le ressenti de votre personnage avec très peu de dialogues. Comment l'expliquez-vous ?

S.Y. : Nous faisions beaucoup de prises. Sergueï les montait dans la foulée et, le lendemain, nous regardions le résultat. Si nous sentions que quelque chose ne fonctionnait pas, nous recommencions. C'était un chantier permanent. Le film s'est construit au fur et à mesure.

Et puis nous avons beaucoup parlé avec des migrants d'Asie centrale. Certains nous ont raconté par exemple qu'ils logent à huit dans une pièce. Il arrive aussi qu'une pièce soit occupée le jour par une personne, la nuit par une autre. Ils nous ont dit aussi à quel point leurs enfants leur manquent. Pour éviter le douloureux moment de la séparation, certains préfèrent partir tôt le matin lorsque les enfants dorment encore. À leur retour, les enfants ne veulent souvent plus les quitter de peur qu'ils partent de nouveau. Ces récits douloureux et le tournage même étaient si durs et si chargés psychologiquement que je peux dire que ce film a été pour moi comme une troisième école.

Comment expliquez-vous que ce film qui montre quelques jours dans la vie d'une émigrée kirghize à Moscou ait pu trouver un tel écho à l'étranger ?

S.D. : À chaque projection, il suscite en effet de vives réactions dans le public. Je ne m'y attendais pas du tout. Quand j'ai commencé à travailler sur ce film en 2012, la question des migrants n'était pas un phénomène aussi aigu à Moscou. À cette époque, les pays de l'Europe occidentale n'étaient pas eux-mêmes confrontés à un tel afflux de migrants. Alors qu'aujourd'hui, ces mouvements de populations touchent pratiquement tous les pays.

L'autre chose, c'est que, dans mes films, j'essaie d'éviter tout ce qui sonne faux dans le jeu des acteurs. Quand on parvient à cette authenticité, les spectateurs peuvent s'identifier au personnage. Je savais qu'en regardant ce film, les spectateurs cesseraient de voir ces émigrés à travers la fonction qu'ils occupent mais qu'ils commenceraient à les envisager comme des personnes. Le cinéma ne peut pas changer l'ordre des choses, mais il peut s'adresser au cœur des gens. Si une œuvre réussit à toucher l'âme, c'est une immense satisfaction pour le créateur.

Des travailleurs migrants ont participé au film aux côtés d'acteurs professionnels. Pourquoi ce choix ?

S.D. : Pour la même raison, c'est-à-dire par souci de vérité. Les acteurs non professionnels possèdent un avantage de taille par rapport aux acteurs professionnels.

Leur sincérité se manifeste sur leur visage et dans leur phrasé. Ils apportent au film les aspérités du vécu, l'authenticité et le parfum de la vie réelle. C'est pour cela que je tiens à ce que des acteurs non professionnels entrent dans la distribution. Mais cela requiert un important travail de formation. Beaucoup de spectateurs ont dit qu'ils ne distinguaient pas les acteurs professionnels des autres, ce que je prends pour un grand compliment.

Certains d'entre eux se trouvaient sur le territoire russe dans l'illégalité, ce qui n'a pas dû faciliter le tournage.

S.D. : Cela s'est effectivement produit à de nombreuses reprises. On choisissait quelqu'un, on examinait ses papiers, on commençait à travailler, à le former au jeu d'acteur, et il disparaissait du jour au lendemain. Il nous téléphonait ensuite du Kirghizstan où il avait été expulsé. À Moscou, il est extrêmement difficile d'obtenir légalement un titre de séjour, la majorité des émigrés utilisent donc de faux documents, parfois même sans le savoir. Les personnes arrêtées en possession de documents falsifiés sont jugées et expulsées après quelques jours. Il fallait alors chercher une autre personne et tout recommencer.

Ces conditions de tournage particulières expliquent-elles que le film ait mis six ans à se faire ?

S.D. : C'est l'une des raisons, mais pas la seule. Pour souligner la condition difficile de l'héroïne, nous avons tourné l'hiver en pleine tempête de neige. Mais il s'est trouvé que, pendant deux années de suite, il n'a pratiquement pas neigé à Moscou. Nous avons tenté de poursuivre le tournage avec de la neige artificielle mais ce film supportait mal les artifices. Il a donc fallu attendre que la météo nous soit favorable et qu'il y ait des tempêtes de neige. L'attente est un état très compliqué.

Samal, qu'avez-vous ressenti quand vous avez entendu votre nom pour le prix d'interprétation féminine lors du Festival de Cannes ?

S.Y. : Quand le film a été choisi en compétition dans la sélection officielle, il était encore au montage. Le mois précédant le festival, nous avons travaillé d'arrache-pied pour qu'il soit terminé dans les temps : le réalisateur dormait deux heures par nuit, le reste de l'équipe quatre heures. Chacun de nous assurait environ trois fonctions. Au début du festival, la fatigue était telle que, même si j'étais consciente de l'importance du moment, je ne l'ai ressentie émotionnellement qu'un peu plus tard. Quand j'ai entendu mon nom, j'ai éprouvé à la fois de la joie et de la déception. En fait, j'espérais que le film remporterait la Palme d'or. Quel aurait été mon rôle sans un réalisateur de talent et une équipe dévouée ? Aussi ce prix n'est pas seulement le mien, il revient au film tout entier.

Pour vous, Sergueï, que représente la récompense de Samal ?

S.D. : Elle est totalement justifiée. Je suis heureux qu'une actrice qui a jeté toutes ses forces dans le film soit récompensée. C'est la preuve qu'un travail approfondi et un rapport sincère à ce que l'on fait peuvent élever au sommet. Mais un tel niveau d'investissement n'est pas donné à tous les acteurs.

Par ailleurs, cette consécration est importante pour le Kazakhstan. C'est la première fois que le prix d'interprétation féminine du Festival de Cannes est attribué à un pays de l'espace post-soviétique. Cette récompense a permis aussi de comprendre qu'*Ayka* est un film qui touche au-delà de nos frontières. Sa portée se prolongera bien après sa sortie. Pour un créateur, c'est essentiel.

> « Le cinéma ne peut pas changer l'ordre des choses, mais il peut s'adresser au cœur des gens. Si une œuvre réussit à toucher l'âme, c'est une immense satisfaction pour le créateur »

Prix d'interprétation féminine au 71e Festival de Cannes (2018), l'actrice kazakhe **Samal Yeslyamova**, née en 1984, a commencé le cinéma par hasard. Après avoir envisagé de devenir journaliste, elle décide de suivre les cours d'art dramatique du collège des arts de Petropavlovsk, au Kazakhstan. Avant d'en sortir diplômée, elle décroche un rôle dans le film *Tulpan*, de Sergueï Dvortsevoï, qui est récompensé en 2008 par le prix « Un certain regard » au Festival de Cannes. Depuis 2011, elle est diplômée de l'Académie russe des arts du théâtre de Moscou (GITIS).

Le réalisateur russo-kazakh **Sergueï Dvortsevoï** est né en 1962 à Shymkent, au Kazakhstan. Il travaille d'abord dans l'aviation et l'électrotechnique avant d'intégrer, à 29 ans, la section documentaire des Cours supérieurs des scénaristes et des réalisateurs de Moscou. Après quatre films documentaires remarqués, il se tourne vers la fiction. Son deuxième long métrage, *Ayka* (2018), a été primé dans plusieurs compétitions internationales. Depuis 2019, il fait partie des membres de l'Académie américaine des arts et des sciences du cinéma, qui décerne les Oscars.

© Romuald Riffaud/Association française du cinéma kazakhstanais

Sergueï Dvortsevoï lors du premier Festival du film du Kazakhstan en France : « Il est important qu'il y ait des festivals pour montrer des films complexes comme Ayka. *»*

Affiche réalisée dans le cadre du projet Posterfortomorrow, lancé par 4Tomorrow, une association à but non lucratif basée à Paris.

© Eston Kamelang Mauleti – posterfortomorrow 2016

La Société des Nations, le rêve universel à l'épreuve des faits

Il y a cent ans, le 10 janvier 1920, naissait la Société des Nations dans les décombres de la Première Guerre mondiale. Dans son sillage était créé l'Institut international de coopération intellectuelle, ancêtre de l'UNESCO. Il s'agissait alors de dépasser les égoïsmes nationaux qui avaient conduit à la catastrophe en misant sur le multilatéralisme. Ce rêve ne survivra pas à l'entre-deux-guerres. Mais dans une époque confrontée à des défis tels que la guerre, le terrorisme, les crises économiques ou le changement climatique, le credo des pères fondateurs de la SDN en faveur d'un monde plus solidaire n'a rien perdu de son actualité.

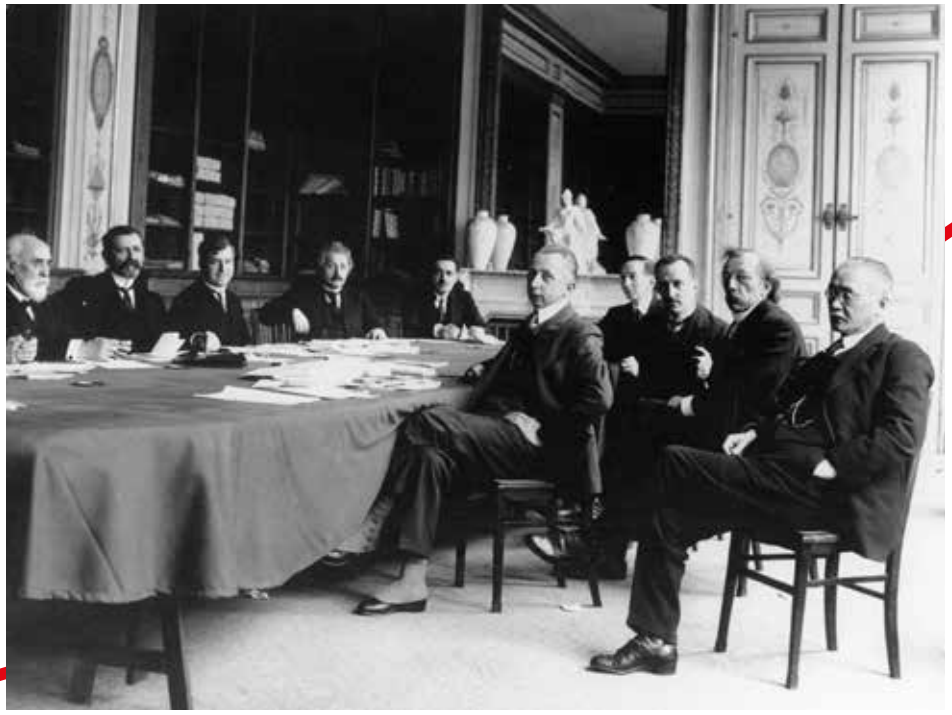
Jens Boel

Intérêts nationaux et multilatéralisme ne sont pas nécessairement incompatibles. Ils peuvent même être complémentaires. C'est de cette idée qu'est née la Société des Nations. Loin d'être des rêveurs idéalistes, ses fondateurs étaient en effet convaincus que « l'esprit d'internationalité » et le réalisme d'État étaient inextricablement liés.

La Société des Nations a été créée par le Traité de Versailles, qui signait la fin de la Première Guerre mondiale. Cette nouvelle organisation intergouvernementale s'inspirait des Quatorze points exposés en janvier 1918 par le Président Woodrow Wilson devant le Congrès américain. En fait, l'idée d'une société des nations est plus ancienne. Elle remonte à la seconde moitié du XIXe siècle : c'est lors des conférences de paix de La Haye, en 1899 et 1907, que s'est opéré le virage de l'idée de « Concert des nations », orchestré par les grandes puissances européennes, à celle d'un multilatéralisme réel.

Lors de la conférence de 1907, une réunion intergouvernementale mit pour la première fois les États européens en minorité du fait notamment de la présence, sur un total de 44 États, de 18 pays d'Amérique latine. La création de la Société des Nations constitua une percée et un précédent historique, même si elle présentait d'importantes limites dues aux conditions historiques d'alors, qu'il s'agisse du colonialisme ou du refus des gouvernements de prendre en compte le principe de l'égalité des sexes.

© United Nations Archives in Geneva, League of Nations Pictures



Une séance plénière de la Commission internationale de coopération intellectuelle en présence de figures connues de la culture et des sciences, parmi lesquelles Albert Einstein. Genève, les années 1920.

Plus jamais ça

Comme les Nations Unies vingt-cinq ans plus tard, la Société des Nations est issue d'une guerre mondiale, et de la détermination que jamais plus une tragédie d'une telle ampleur ne devait se reproduire. Mais le manque de volonté des grandes puissances empêcha la SDN de prévenir ou de sanctionner efficacement les agressions territoriales du Japon, de l'Italie et de l'Allemagne des années 1930. Le déclenchement d'une deuxième guerre mondiale vit le rêve se briser jusqu'à ce que la création des Nations Unies, après la Seconde Guerre, le fasse revivre.

> “La Société des Nations est issue d'une guerre mondiale et de la détermination que jamais plus une tragédie d'une telle ampleur ne devait se reproduire”

Peu après sa création, les membres de la Société des Nations défendirent l'idée, portée par l'homme politique français et lauréat, en 1920, du prix Nobel de la paix Léon Bourgeois, que la coopération intellectuelle internationale était une condition essentielle de la paix.
C'est ainsi que furent créés, en 1922, la Commission internationale de coopération intellectuelle, puis, en 1925, l'Institut international de coopération intellectuelle (IICI), organe exécutif de la Commission. Ces organisations sont les ancêtres de l'UNESCO, ou, pour reprendre l'expression de l'historien français Jean-Jacques Renoliet, « l'UNESCO oubliée ».

Concrètement, l'IICI fixa des normes et des critères internationaux, organisa des conférences et publia des ouvrages sur des thèmes tels que *L'Avenir de la culture, L'Avenir de l'esprit européen, Vers un nouvel humanisme* et *Europe-Amérique latine* (sur les relations culturelles). Mais sa publication sans doute la plus célèbre, *Pourquoi la guerre ?*, échange de lettres entre Albert Einstein et Sigmund Freud paru en 1933, se voulait une réflexion sur les causes des conflits et les moyens de les prévenir.

Parmi les nombreux intellectuels ayant collaboré avec l'IICI, on peut citer le philosophe français Henri Bergson, la physicienne et chimiste Marie Curie, le futur Président de l'Inde Sarvepalli Radhakrishnan, la première écrivaine latino-américaine à recevoir le prix Nobel de littérature Gabriela Mistral ou encore l'écrivain allemand Thomas Mann.

Tirer les leçons

L'IICI se heurta vite à des défis liés au contexte de l'entre-deux-guerres. Ainsi, en 1933, il fut question de faire réimprimer les ouvrages brûlés en Allemagne par les nazis. La direction de l'Institut s'abstint de le faire par crainte d'offenser l'Allemagne et de provoquer son départ de la SDN. Les ouvrages ne seront pas réimprimés mais l'Allemagne n'en finira pas moins par quitter l'IICI.

Lorsque l'UNESCO a été créée, ses fondateurs ont tiré les leçons de l'expérience de l'IICI, de ses réussites comme de ses échecs. La faiblesse de l'IICI tenait, pour partie, à la trop grande importance accordée à la coopération entre les intellectuels (« une société des esprits ») et au rôle relativement secondaire dévolu à la politique.

Salle des droits de l'homme et de l'alliance des civilisations à l'Office des Nations Unies à Genève.

C'est pourquoi, dans la structure de l'UNESCO, une plus grande place fut réservée aux États. En outre, alors qu'elle n'avait pas joué un rôle particulièrement saillant dans l'IICI, l'éducation devint le premier secteur de programme de l'UNESCO, qui en souligna l'importance fondamentale pour sa mission de promotion de la paix.

Dans plusieurs domaines, l'IICI pouvait se prévaloir d'un certain nombre de réussites et elle jeta des bases sur lesquelles l'UNESCO put construire. On peut citer notamment le travail sur les langues et les traductions ou l'organisation de conférences internationales qui donnèrent lieu à des débats sur des sujets philosophiques de première importance, ainsi que le travail normatif, entre autres dans les domaines des bibliothèques et des musées.

La préservation du patrimoine culturel figurait déjà parmi les préoccupations de l'IICI, tout comme la diversité culturelle, que l'on appelait alors « la particularité des cultures ». Les travaux sur les manuels scolaires, d'histoire et géographie notamment, en vue de lutter contre les préjugés et les stéréotypes, ont été lancés par l'IICI et poursuivis par l'UNESCO. Le rôle des médias de masse, en particulier de la radio, dans la promotion de la paix était l'un des domaines prioritaires de l'IICI. Il sera également repris par l'UNESCO.

Un rêve réalisable

L'IICI était ce que l'historien américain Jay Winter a appelé « une petite utopie ». Ses archives, conservées parmi celles de l'UNESCO, sont les témoins des rêves et des espoirs qui se sont momentanément évanouis, mais qui ont resurgi après 1945.

Sa création est une première tentative, dans l'histoire de l'humanité, pour créer un espace réellement universel de coopération intellectuelle. Les lacunes étaient nombreuses, mais il s'agissait d'un début, d'une amorce.

Ses réussites et ses échecs, ses forces comme ses faiblesses politiques se lisent dans ses archives. En 2017, leur valeur universelle a été reconnue et soulignée par leur inscription au Registre international de la Mémoire du monde de l'UNESCO. La même année, un projet de numérisation de ces archives a été lancé, pour qu'elles puissent être mises en ligne et deviennent accessibles à tous. Cette numérisation s'est achevée en 2019.

La création de la Société des Nations, et de ses organes de promotion de la coopération intellectuelle, matérialisait un rêve d'universalité et de solidarité planétaire de l'humanité, qui semble aujourd'hui plus pertinent que jamais, alors qu'il se voit férocement attaqué dans de nombreuses régions du monde. Ce rêve nous habite toujours.

Historien danois, ancien archiviste en chef de l'UNESCO (1995-2017), **Jens Boel** a lancé en 2004 le projet d'Histoire de l'UNESCO et organisé des conférences internationales sur l'histoire de l'Organisation afin d'encourager la recherche et l'utilisation de ses archives. Il prépare actuellement une histoire de la Commission océanique intergouvernementale (COI) de l'UNESCO, fondée en 1960.

Helen Pankhurst, le féminisme dans les veines

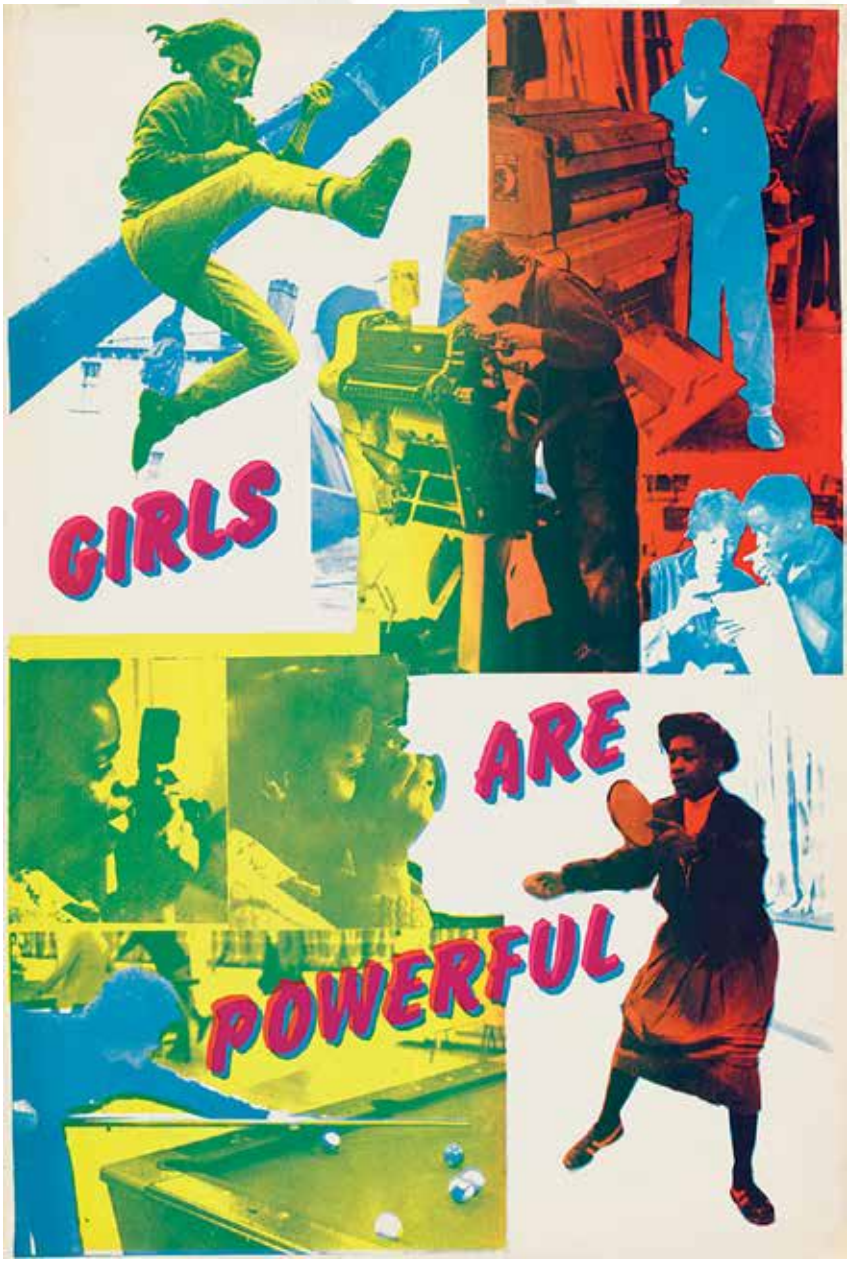
Deux ans après le déclenchement aux États-Unis du mouvement #MeToo dénonçant le harcèlement sexuel et vingt-cinq ans après la Conférence mondiale sur les femmes de Beijing, Helen Pankhurst revient sur les différentes vagues qu'a connues le mouvement féministe depuis un siècle. Arrière-petite-fille d'Emmeline Pankhurst et petite-fille de Sylvia, elle retrace aussi le parcours de ces figures historiques du mouvement des suffragettes qui a obtenu le droit de vote des femmes britanniques au début du XXe siècle.

Helen Pankhurst

Loin d'être un épisode révolu de l'histoire, le combat des suffragettes en faveur d'une représentation politique égale des femmes, né il y a cent ans, n'a rien perdu de son actualité. Il semble flotter dans l'air, partout dans le monde, comme une réminiscence de ces premières batailles dont mon arrière-grand-mère fut le fer de lance. Des millions de femmes descendent à nouveau dans la rue pour manifester leur opposition aux chefs d'État et aux gouvernements qui adoptent des politiques ouvertement régressives.

Au rythme actuel, il faudra attendre 2069 pour voir comblé l'écart de salaires entre les hommes et les femmes au Royaume-Uni. Pourquoi une telle attente ? Pourquoi 11 % des femmes ont-elles perdu leur emploi pour cause de grossesse en 2015 ? Pourquoi, à l'échelle mondiale, les violences physiques ou sexuelles touchent-elles une femme sur trois ?

L'itinéraire des luttes féminines diffère d'un pays à l'autre. Mais il existe néanmoins de nombreux points communs. Les inégalités et les discriminations dont elles font l'objet restent enracinées dans nos systèmes politiques et économiques, dans les cultures et les religions, dans l'exercice du pouvoir.



© See Red Women's Workshop

See Red Women's Workshop, un groupe fondé en 1974 par trois anciennes étudiantes britanniques en art, s'est donné pour vocation de réaliser des affiches féministes et combattre les images sexistes des femmes.

Arrestation d'Emmeline Pankhurst, le 21 mai 1914, alors qu'elle tente de présenter une pétition au roi, à Buckingham Palace (Royaume-Uni).

© Museum of London

Nouvelle vague

Aujourd'hui, comme il y a 100 ans, c'est l'unité autour d'une question précise qui marque le temps. Cette fois, il s'agit des violences qui s'exercent sur le lieu de travail, venant définir la vague qui nous porte actuellement. Cette vague est surtout incarnée par le mouvement #MeToo, apparu aux États-Unis en octobre 2017, et qui s'est répercuté à travers le monde, entre autres sous les hashtags #WatashiMo au Japon et #BalanceTonPorc en France.

Fait majeur, les voix qui s'élèvent contre les normes sociales discriminatoires provoquent aujourd'hui des changements structurels au niveau national et mondial. Après des années d'efforts, une Convention sur la violence et le harcèlement portée par l'Organisation internationale du travail (OIT) a finalement été adoptée en juin 2019 et fera date. Il faut maintenant obtenir sa ratification.

Globalement, ces vagues illustrent d'abord et avant tout la contestation du statu quo et la lutte en faveur d'un changement dans les mentalités et les comportements individuels, mais aussi un changement au niveau politique.

La métaphore des vagues pour décrire le féminisme a été introduite rétrospectivement, et elle s'est imposée comme une façon simple d'expliquer la fluctuation des énergies et des priorités au fil du temps.

Instrument d'oppression mais aussi de libération, les réseaux sociaux sont une caractéristique distinctive de la quatrième vague. Laquelle a pleinement conscience – c'est même ce qui la définit – non tant des divergences politiques éventuelles entre les femmes, que des différentes strates de privilège ou de vulnérabilité déterminant la situation de chacune.

Introduit par Kimberlé Crenshaw, le terme d'« intersectionnalité » les place au cœur du problème en exigeant qu'outre le sexe, soient reconnues les différences liées à l'âge, au statut reproducteur, à la classe, à la couleur, à l'orientation sexuelle ou au handicap.

Les dirigeantes ont aussi uni leur féminisme à d'autres causes, comme c'est le cas, dans la vague actuelle, de Black Lives Matter (« Les vies noires comptent »), le mouvement mondial lancé aux États-Unis par les Africains-Américains, ou le mouvement écologiste initié par la jeune Suédoise Greta Thunberg.

Deux moments dans l'année sont aussi indissociablement liés au mouvement mondial des femmes. Le 11 octobre, la Journée internationale de la fille vient chaque année rappeler les contraintes pesant sur les filles et leur impossibilité d'avoir la moindre audience dans les politiques et les décisions, y compris celles qui ont le plus d'impact sur leur existence.

© Christina Broom/Museum of London

*Cortège des prisonières (*the Prisoners' Pageant*) composé de plus de 600 suffragettes ayant purgé une peine de prison, participe à une procession en faveur d'un projet de loi autorisant le vote des femmes en 1910. Au centre, Sylvia Pankhurst tenant une herse symbolisant l'emprisonnement.*

L'autre période clé du calendrier mondial du féminisme s'étend du 25 novembre au 10 décembre et vise l'élimination des violences faites aux femmes. Elle met en exergue à la fois des problèmes enracinés et le combat persistant contre la violence de genre et autres formes d'abus sexuels. D'une façon ou d'une autre, l'activisme féministe revient toujours à la violence dont les femmes sont victimes – conséquence de leur impuissance politique, sociale et économique.

Le vote, clé de tous les changements

La première vague, au tournant du XXe siècle, est partie des revendications féminines des siècles précédents. Elle s'est attaquée à de nombreux problèmes : droit à l'éducation et à l'emploi, double norme sexuelle, traite des femmes et violence sexiste, lutte contre l'alcoolisme, manifestations pacifistes et anticolonialistes. Cette vague fondatrice est pourtant surtout connue pour ses campagnes en faveur de la citoyenneté, du droit de vote et du droit d'éligibilité au parlement : le vote était alors considéré comme la clé de tous les autres changements.

Au Royaume-Uni, ce premier combat fut particulièrement acharné. Mon arrière-grand-mère Emmeline Pankhurst, qui dirigeait le mouvement des suffragettes, lancé à Manchester en 1903, en était l'instigatrice. Elle est devenue un emblème mondial de la résistance des femmes. Ce furent des centaines de milliers de manifestants, femmes pour la plupart, mais aussi des atteintes aux biens, des milliers de personnes emprisonnées, alimentées de force, mourant pour la cause. En tant que leader du mouvement, le courage d'Emmeline, sa détermination, sa vision de l'égalité des sexes continuent de nous inspirer, même si elle reste un personnage controversé, y compris parmi ses supporters.

Sa deuxième fille, Sylvia (1882-1960), ma grand-mère, était en désaccord croissant avec la manière dont sa mère dirigeait le mouvement : elle critiquait son autoritarisme et son intérêt marqué pour les femmes aisées et le militantisme. Elle pensait aussi que la campagne en faveur du droit de vote devait s'accompagner de stratégies de soutien au combat quotidien des ouvrières.

© Karl Mancini

Une action du mouvement féministe italien Non Una Di Meno (« Pas une de moins »), apparu en 2016 dans le sillage de la campagne argentine de dénonciation de la violence de genre et des féminicides Ni Una Menos.

À une époque où beaucoup d'ouvriers n'avaient pas non plus le droit de vote, Sylvia soulignait en outre l'importance du suffrage universel, et fut une ardente pacifiste à la veille de la Seconde Guerre mondiale. Après l'invasion de l'Éthiopie par Mussolini, elle embrassa cette nouvelle cause et partit vivre dans ce pays, où on lui fit des funérailles nationales.

Les divisions de notre famille sont le reflet du caractère parfois très personnel de la politique, et des schismes qui ont émaillé l'histoire des droits des femmes.

La deuxième vague du féminisme, à partir des années 1960, mit l'accent sur des droits économiques comme le salaire égal ou le refus des hiérarchies qui poussent les femmes vers les emplois mal payés.

La troisième vague, 30 ans plus tard, milita pour la liberté sexuelle et la liberté de choisir. Ce fut aussi une période de plus grands engagements gouvernementaux et intergouvernementaux en faveur de l'égalité des sexes, et celle de la quatrième conférence mondiale des Nations Unies sur les femmes.

© Jacky Fleming / www.gm4women2028.org

Emblème de la coalition Greater Manchester for Women 2028. Dirigée par Helen Pankhurst, cette coalition vise à atteindre l'égalité des sexes dans le Grand Manchester (Royaume-Uni), où le mouvement des suffragettes est né, d'ici 2028.

Influences personnelles

Les Pankhurst étaient des femmes extraordinaires en leur temps, mais quelle influence ont-elles eue sur moi, femme du XXIe siècle ? J'ai à coup sûr été modelée par les réflexions que m'ont nécessairement inspirées les divergences d'opinion familiales, et le fait que j'aie grandi en Éthiopie. En 1992, j'ai tiré de ma thèse un livre sur les femmes éthiopiennes, intitulé *Gender, Development and Identity* [*Genre, développement et identité*].

L'an dernier, je me suis intéressée aux femmes britanniques à travers l'ouvrage *Deeds Not Words : The Story of Women's Rights, Then and Now* [*Des actes, non des mots. Histoire des droits des femmes, hier et aujourd'hui*].

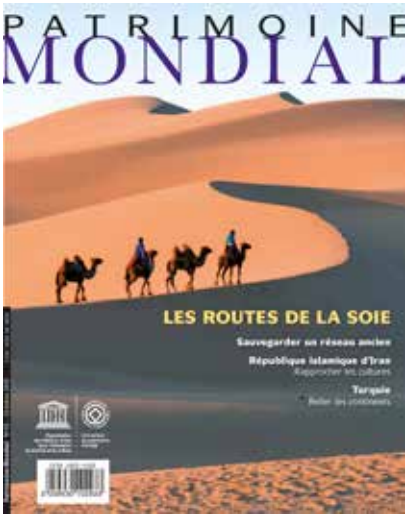
Si le féminisme coule dans mes veines, je suis aussi intimement convaincue du pouvoir de la solidarité et de la détermination qui naissent dans les manifestations. La célébration du féminisme mondial à l'occasion de la Journée internationale des femmes et des événements de March4Women à Londres en particulier sont depuis longtemps les temps forts de mon calendrier annuel.

Cette année, le 8 mars, j'irai manifester comme tant de femmes l'ont fait et continueront de le faire partout dans le monde, en levant haut leurs banderoles. La route est encore longue.

Écrivaine, militante des droits humains, **Helen Pankhurst** est conseillère pour CARE International, professeure à l'Université de Manchester (Royaume-Uni) et rectrice de l'Université Suffolk. Elle partage son temps entre l'Éthiopie et le Royaume-Uni.

Éditions UNESCO

Dernières parutions



Patrimoine mondial n° 93

Les routes de la soie

ISSN 1020-4520 - EAN 3059630102933
76 pages, 220 x 280 mm, broché, 7,50 €
Éditions UNESCO/Publishing for Development Ltd.

Les routes de la soie forment des systèmes parmi les plus fascinants et les plus complexes de l'histoire des civilisations.

À travers ce réseau de routes et de voies commerciales, évoluant au fil des siècles, se sont échangées des marchandises telles que la soie, les épices, les pierres précieuses et les fourrures. Ces routes ont aussi permis le partage et la dissémination de l'art, de la religion et de la technologie.

Aujourd'hui, ces corridors patrimoniaux présentent un potentiel considérable d'avantages économiques pour les communautés locales et, grâce au tourisme, d'échanges interculturels.

Manuel de développement des compétences interculturelles

Les cercles d'histoires

ISBN 978-92-3-200193-1
114 pages, 142 x 224 mm, relié, 25 €
Éditions UNESCO

Les compétences interculturelles désignent les attitudes et les comportements nécessaires à améliorer les interactions entre les individus au-delà de leurs différences, que ce soit au sein de la société ou au niveau international. Le présent ouvrage propose une méthode de développement des compétences interculturelles, structurée mais flexible, qui pourra être utilisée dans les contextes les plus divers, formels ou informels.

Mise en œuvre à titre expérimental par l'UNESCO, cette méthode a apporté la preuve de son efficacité dans des situations très variées. Elle constitue donc un outil capital pour tous ceux qui ont à cœur d'appréhender la diversité culturelle grandissante qui est devenue la marque de nos sociétés, et ce afin de parvenir à un développement inclusif et durable.

Informer sur les violences à l'égard des filles et des femmes

Manuel pour les journalistes

ISBN 978-92-3-200189-4
160 pages, 148 x 210 mm, broché
Éditions UNESCO
Disponible sur *http://unesdoc.unesco.org*

Tout journalisme éthique est fondé sur les faits et vise à promouvoir l'égalité des genres dans et à travers les médias. Destiné aux professionnels, ce manuel est conçu pour accompagner le traitement journalistique des divers types de violences faites aux filles et aux femmes.

Il offre des conseils, des repères et des ressources afin d'aider les journalistes et reporters à assurer une couverture médiatique de qualité : précise, fréquente, engagée et respectueuse des principes fondamentaux du métier.

publishing.promotion@unesco.org

Plusieurs voix, un seul monde

Le Courrier de l'UNESCO est publié dans les six langues officielles de l'Organisation, ainsi qu'en portugais, espéranto et coréen. Lisez-le et faites-le connaître à travers le monde.

https://en.unesco.org/courier • https://fr.unesco.org/courier
https://es.unesco.org/courier • https://ru.unesco.org/courier • https://ar.unesco.org/courier • https://zh.unesco.org/courier

Suivez-nous sur les réseaux sociaux !

@unescocourier